

Le Samedi

VOL. V.—NO. 39

MONTREAL, 3 MARS 1894

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS



LES EXTRÊMES SE TOUCHENT.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
annonces aux gérants, MM. DANSEREAU, BELLEAU &
C^o, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 MARS 1894



N'entrez jamais en discussion avec un fabricant de chaudières à vapeur ; il vous rivera le clou.

La meilleure recette pour enlever la peinture, c'est de s'asseoir dessus avant qu'elle ne soit sèche.

Il n'y a rien comme le pardon de Gouverneur-Général pour renverser les convictions les mieux arrêtées.

Les manipulateurs de la bourse s'appellent agents de change, parce qu'ils changent de l'espérance pour de l'expérience.

Il n'y a pas de plus heureuse mémoire que celle du politicien X. Il se souvient de tout ce qu'il veut, que la chose soit arrivée ou non.

"Oh ! maman, s'écriait Toto, un jour de spleen, les petits nègres ont bien de la chance ! leurs mamans ne savent jamais s'ils ont les mains sales."

L'évolution se fait dans les notions de l'honneur comme en toutes autres choses. De nos jours, la chevalerie consiste à protéger les femmes contre tous les hommes excepté contre soi.

Après tout, la femme a un instinct merveilleux. Elle avait peur d'une souris, même avant la découverte qu'un savant vient de faire que proportion gardée une souris est vingt fois plus forte qu'un lion.

Un journal publie l'annonce suivante : "Perdu, samedi dernier, mais la personne ne sait pas où, un sac vide avec un fromage dedans. Il y a écrit sur le sac les lettres P. G., mais il est si usé qu'on ne le voit plus."

RIEN QU'A MOITIÉ DÉGOUTÉE

Lucie. — Que je voudrais bien voir mon mari fumer son tabac ! C'est plus fort que moi, je ne puis me laisser embrasser par un homme qui ne fume pas.

Héloïse. — Il y a un remède. Mange des oignons. Ça t'empêchera de sentir son cigare.

Lucie. — Mais alors, il ne m'embrassera plus !

QUESTION D'ÉTAT



En conciliabule avec son Premier Ministre.

L'ANGLICISME EN FRANCE

Sport, turf, select, performance, five o'clock, rail-way, on ne peut désormais faire dix pas dans Paris sans entendre baragouiner un anglais que nous prononçons, du reste, fort mal.

Lisez sur ce travers un quatrain pas trop méchant, mais bien juste :

En tout on singe l'Angleterre :
Un bal deviens un raout, une place est un square :
Un ministre demande un bill d'indemnité,
Et nous portons un toast au lieu d'une santé.

Tout cela prouve que nous ne nous portons pas très bien, — intellectuellement parlant.

(Petit Journal pour Rivre.)

LES IMPRESSIONS DU MOMENT

Le régisseur de la troupe à l'un de ses acteurs. — Comment se fait-il que dans la scène de l'assassinat vous mourriez en riant ?

L'acteur. — Je fais si petite vie avec les gages que vous me donnez que la mort est pour moi une heureuse délivrance.

EST-CE LA MÊME CHOSE ?

Le père. — Mon fils, quand j'étais à ton âge, je m'arrangeais pour ne dépenser que mon propre argent.

Le fils. — Eh ! bien ! Où est le changement ? Est-ce que ce n'est pas encore ton argent que je dépense ?

RAISON PLAUSIBLE

Lui. — Après tout, les cas où un homme se marie pour de l'argent ne sont pas la moitié de ce qu'on suppose.

Elle. — Oui, parcequ'il n'y a pas la moitié des filles qu'on suppose riches qui le sont.

LA VRAIE CHOSE

Eulalie, sentimentalement. — Non, je ne désire pas la richesse. Je serais très heureuse d'être la femme d'un homme qui pourrait gagner son pain.

Georges, pratiquement. — Moi je voudrais être le mari d'une femme qui pourrait le faire.

PAS UNE EXCUSE

Le prisonnier. — Comment peut-on m'accuser de faux ? Vous voyez que je ne sais pas signer mon nom.

Le juge. — Qu'est ce que ça fait ? Ce n'est pas votre nom que vous êtes accusé d'avoir signé ; c'est le nom d'un autre.

RÉGAL LITTÉRAIRE

Le garçon de restaurant. — Monsieur désire un fromage très avancé ? Lequel ? Un roquefort, un gorgonzola ?

Le client. — Oh ! un Zola, de préférence.

GARE AUX BOURGEOIS

Un anarchiste, à l'air hirsute et à la chevelure embroussaillée, se présente dans un magasin de modes et demande à parler à la patronne, une gentille jeune dame blondinette.

L'anarchiste, d'une voix caverneuse. — Je viens voir quel travail vous voulez me donner ?

La jeune dame Blondinette, fort interloquée. — Quel genre de travail ?... Je ne vois pas bien...

L'anarchiste. — Pourquoi alors que vous avez affiché devant votre porte : PATRONS A DÉCOUPER.

COMME POUR LES NOCES D'ARGENT

Jules. — Ton patron me semble faire faillite bien souvent ?

Edouard. — Oui ; il a déjà fait vingt-quatre sessions. La prochaine banqueroute sera sa banqueroute d'argent.

HORIZONS NOUVEAUX

Le propriétaire de médecines brevetées. — Nous allons renouveler nos contrats d'annonces pour l'année ; as-tu découvert quelques maladies nouvelles à guérir.

Le commis. — Oui, une superbe. Notre remède est souverain pour les caméléons malades.

QUESTION D'ÉVALUATION

Elise. — Tu as vu la nouvelle mariée ? Monsieur Lunedemil m'a dit que c'est un bon échantillon des beautés de Québec.

Hélène. — Un échantillon ! Je serais portée à croire que c'est plutôt un coupon.

LES BOUTEILLES LUMINEUSES

On sait par les terribles explosions que l'on cite de part et d'autre dans l'histoire de la boulangerie et de la meunerie, combien il est dangereux de pénétrer avec de la lumière dans un magasin de farine, où l'air ambiant est saturé de poussière impalpable provenant de ces farines. Vous pourrez éviter tout danger en ayant soin d'y pénétrer avec la bouteille lumineuse que vous préparez de la manière suivante et même à l'avance.

Prenez une fiole ou bouteille en verre blanc. Mettez dedans un morceau de phosphore gros comme un pois. Versez par-dessus de l'huile

PAS DU A SA RENOMMÉE

Un apprenti politicien qui se donne des airs et qui voudrait être pris au sérieux va, l'autre jour, dîner au restaurant. En sortant, il présente le pourboire au garçon, qui se contente de lui dire :

— Oh ! non, monsieur, pas de vous !

— Fichtre, dit-il à mi-voix, d'un air flatté, à ses amis, vous voyez que mes actions montent rapidement ; on recherche mon influence.

— Ce n'est pas cela, dit le garçon qui a tout entendu, c'est que j'ai déjà passé toute une nuit à la police pour avoir voulu faire passer le mauvais trente sous que vous m'aviez donné la dernière fois.

— J'y ai pensé, reprend l'ainé ; mais vous comprenez qu'à mon âge, je ne puis plus songer au mariage.

— C'est comme moi, dit le second. Ce n'est plus de mon siècle, ces affaires-là.

— Je comprends, reprend le troisième, quand il y a une corvée désagréable à entreprendre, c'est toujours sur mon dos que ça retombe.

AFFREUX DILEMME

Récemment, la République de Saint-Marin voulut, pour faire comme les grandes nations européennes, entrer dans la voie des armements.

Et elle s'offrit un canon Krupp, un vrai, portant à 18 kilomètres.



LE DERNIER SCANDALE.

d'olive au tiers de la bouteille, et vous la bouchez ensuite hermétiquement.

Pour s'en servir, on débouchera, afin de laisser pénétrer l'air extérieur, et ensuite on la rebouchera. Alors l'espace plein d'air de la bouteille sera lumineux et sa charté, équivalente à celle que peut donner une petite lampe, pourra éclairer suffisamment pour vous guider dans le local dangereux.

Lorsque la lumière s'affaiblit on lui redonne de la force en la débouchant et l'air pénétrant de nouveau de l'air. En hiver, il est bon de faire chauffer légèrement votre bouteille pour faciliter les effets lumineux de phosphore. Cette bouteille peut ainsi servir longtemps.

CÉLIBATAIRES ENDURCIS

Trois frères, restés vieux garçons, dépendent entièrement pour leur bien être des services d'une ménagère qui fait leur ordinaire, sert à table et voit à tout dans la maison. Mais, en se réveillant un matin, ils trouvent la cuisine déserte. Elle s'est mariée la veille sans les avertir ; et le malheur est irréparable. Que faire ? Une autre servante est introuvable, surtout dans leur cas. On jongle, on se creuse la tête ; mais rien ne vient, jusqu'à ce que l'un d'eux ajoute :

— Cependant, il y a un moyen. Au lieu d'une ménagère, il y a peut-être moyen de trouver une femme.

Excusez un peu.

Donc, on installa l'énorme pièce sur la montagne de Saint-Martin. Seulement, au moment de commander " feu ! " on réfléchit. Le territoire de la République de Saint-Marin n'a que 6 kilomètres, et le canon portait à 18. Tirer vers les terres, c'était s'exposer à atteindre le voisin. Il y avait bien la mer, mais les eaux italiennes commencent à quelques kilomètres au large. Restait la lune, et en fait on braqua vers le ciel le terrible instrument ; mais cette fois encore n'osa pas tirer, car on se demanda avec anxiété où retomberait le projectile.

Et voilà pourquoi le canon de Saint-Marin ne partit pas.

FROID INATTENDU



Garlebeu (à trois heures du matin). — Je n'avais pas d'idée qu'il pouvait se faire une croûte de neige si épaisse en quelques heures.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux parisiens)

La gaité des réclames :

Un journal du Havre, continuant celle de l'été dernier, annonçait la semaine dernière, alors qu'il faisait 17 degrés de froid.

HOTEL FRASCATI, au bord de la mer.

Bains à la lame ! ! etc., etc.

Brrr...

—Tu sais bien, mon oncle, il vient, d'être frappé d'aliénation mentale.

—Ah ! le pauvre homme !

—Encore, s'il n'y avait que lui d'aliéné... mais ses biens le sont aussi.

Dans un village de l'Hérault, le maire termine le discours qu'il adresse aux jeunes époux :

—Mon écharpe est l'emblème de votre mariage ; le rouge, Monsieur, est l'emblème de votre cœur ; le blanc, Mademoiselle, celui de votre pureté, et le bleu, s'il était vert, serait celui de l'espérance !

Vous disiez dernièrement à cette place qu'une dame, ayant entendu parler de Listz, avait demandé si ce n'était pas lui l'auteur du scrutin.

Vous pouvez lui répondre qu'il n'a pas seulement inventé le scrutin, mais qu'il a découvert aussi l'eau de sel Listz.

LES USAGES DU GRAND MONDE



Le bouc. — Veux-tu une bouchée de cette galoche ?
La chèvre. — Merci ; je ne mâche jamais de gomme.

On parlait de l'opinion politique de M. Ranc. Taupin entend et affirme M. Ranc doit être très avancé.

—Pourquoi, lui demande-t-on ?

—Parce que j'ai toujours entendu dire que le beurre très avancé sentait le ranc.

Entre chasseurs du Midi :

—Moi, je n'emploie que du plomb No 6 et je tue des perdreaux à plus de 100 mètres.

—Et moi, je n'emploie pas de plomb du tout !

—Ah ! avec quoi chargez-vous vos cartouches ?

—Avec du sel, tout bonnement ! Je tue le gibier de si loin que sans cela, il serait corrompu avant que je l'aie ramassé.

Un mioche à l'école renverse son encrier sur ses mains, et pour ce fait, son maître le condamne à recevoir six coups de règle.

—Quelle vilaine patte malpropre ! Si vous me montrez, Monsieur, une main aussi sale que celle-ci dans toute la classe, je veus fais grâce.

—La voici, dit l'écolier, présentant son autre main.

Un marchand de grains fait boire plus que de raison un paysan avec lequel il est en affaire.

—Pourquoi, lui demande-t-on, faites-vous boire le malheureux de la sorte ?

—C'est bien simple : quand il est rond, il est plus facile à rouler !

Connaissez-vous le comble de la sensibilité pour un serrurier ?

—Non.

—Le voici : faire jouer les serrures pour adoucir leurs pènes !

Un bon bourgeois de Loches était dans une tribune de la Chambre le jour de l'explosion.

—Tu dois avoir eu bien peur ! lui dit sa femme.

—Pas du tout... j'ai cru que c'était une fumisterie de l'Homme-Canon !

Le député et le solliciteur :

—Voyons, mon cher député, promettez-moi deux cartes pour la Chambre ?

—Soit.

—Oui... mais pour une séance intéressante, sensationnelle...

—Je vois ce qu'il vous faut. Une séance... à clous ?

Le solliciteur court encore.

Nos domestiques :

—Vous voulez me quitter, Justine ? Pourquoi ? quel est le mobile qui vous pousse à cela ?

—Madame, ce n'est pas un mobile, c'est un cuirassier.

Au centre d'un visage idéal, la comtesse de B... exhibe un appendice nasal dont l'organe olfactif du regretté Hyacinthe aurait pu à bon droit se montrer jaloux.

En la voyant paraître, le vieux et toujours galant marquis de S... ne put retenir, hier, cette exclamation :

—Peste ! voilà un nez qui a de bien jolis yeux !

A un dîner d'anciens camarades de collège :

—Tu ne me reconnais pas ?... Tu sais bien, le petit Gérard qui te volait tes billes ?

—Ah ! oui, j'y suis !... Te rappelles-tu

la tripotée que je t'ai flanquée une fois ? Tu en as été huit jours malade.

L'autre, avec un soupir :

—Ah ! c'était le bon temps, alors !

Un boursier enrichi donne quelques conseils à un débutant :

—Voyez-vous, mon cher ami, les hommes doivent être classés en deux catégories : les dupes et les filous.

—Mais alors, vous...

—Moi ? j'ai été les deux !

En réponse à une lettre du juge d'instruction lui demandant des renseignements sur les antécédents de l'un de ses administrés, le maire d'une commune de l'Orne vient de répondre :

« Quand à ses antécédents ils sont tous décédés depuis longtemps »

L'EXPLICATION NATURELLE



Lui. — Pas plus de chance que l'an dernier ; je n'ai encore rien tué.

Elle. — Pourquoi y retourner ? Tu savais bien que le gibier n'est pas plus gros que l'an dernier.

Entre surgents de ville.

—C'est étonnant, brigadier, toutes les professions, tous les métiers ont leurs patrons dont on célèbre la fête ; à nous autres, ça nous manque complètement.

—Que, subséquemment, vous faites erreur. Nous avons un patron, le nommé Josué, qui arrêta le soleil... En connaissez-vous beaucoup dans notre corporation qui en feraient autant ?

SIGNES DÉSESPÉRANTS

Le propriétaire. — Femme, mauvaise nouvelle ; nous allons perdre notre meilleur locataire.

Elle. — Qui ? Monsieur X... ? Te l'a-t'il dit ?

Le propriétaire. — Non ; mais il vient de me payer son dernier terme, et il ne m'a demandé ni un toit neuf, ni un nouvel appareil de chauffage, ni d'autres canaux d'égouts ; pas même un plancher neuf. Ah ! Il s'en va !

LE CARNET DU SAMEDI

Il est encore bien tôt pour se prononcer sur les nouveautés que le printemps va amener dans les modes et le calme le plus complet règne dans les régions d'où viennent les innovations

Recueillons-nous donc, mes sœurs, et méditons sur toutes les jolies choses que le cerveau, toujours en travail des couturiers et des modistes, nous prépare pour la saison qui va s'ouvrir.

En attendant, parlons un peu des accessoires qui aident à la transaction entre nos modes d'hiver et celles de printemps ; des nœuds Empire (tout est à l'empire en ce moment) que l'on porte tant et qui sont si seyants et si facile à improviser par les coquettes dont le budget est mince.

On me parle d'un de ces nœuds en peau de soie ciel avec trois petits plis dans le bas de chaque pan, ourlé d'une belle dentelle en application et fixé sur un haut col tuyauté en velours mordoré doublé de soie ciel. Cela compose, pour une robe de drap toute simple, la plus jolie garniture qu'il soit possible d'imaginer.

le cygne, c'est extrêmement doux et se prête à de multiples usages s'il doit notamment accompagner plusieurs robes de soirée.

Pendant que nous en sommes aux cols, parlons donc d'un fort joli en crépon monté sur un drapé de velours turquoise ; au cou, un même drapé passé dans une large boucle de strass avec nœud de côté. On en fait de tout particulièrement ravissants avec la boucle Louis XV en strass, ce qui nous reposera un peu de la boucle carrée déjà tant portée.

Ces cols se portent en grand décolleté et s'ils ont moins de valeur qu'un collier de perles ou de diamants, ils font presque autant d'effet par leur nouveauté, nous en avons vu pour jeunes filles de bien jolis, et qu'il est très facile de chiffonner soi-même.

Cela consiste tout simplement en un petit biais de brocart Pompadour orné de trois petits choux en satin antique, également distancés et dans lesquels on enfouit une minuscule boucle de strass Louis XV. C'est un simple drapé que l'on agrafe derrière avec une double tête ruchée ; on les fait

ment, et ourlé d'une haute dentelle Espagnole, noire, découpée et incrustée.

En voici encore un fort original, composé d'une longue oreille de lèvres en velours rubis et d'un pan assorti tout garni de dentelle blanche disposée en cascade ; le tour du cou est en velours rubis recouvert de dentelle.

Enfin pour terminer et couronner dignement l'édifice, je vous présenterai le collier — dernier genre — la boucle en strass est passée derrière le cou au lieu d'être devant ; elle est fixée dans un large velours noir, formant haut col droit, garni de têtes de plumes tout autour dans le haut ; devant, de grands pans de satin noir se nouant à volonté.

C'est bien là le — dernier cri — adopté par la princesse de Galles qui lui a donné son nom.

En ruban de velours ou de satin de couleur, il fait un effet ravissant et le petit col de plumes qui cache tout le bas de la figure et la nuque est élégant au possible.

Sur ce chères lectrices, au revoir en attendant les transformations du printemps.

LA QUESTION DES DROITS DE LA FEMME RÉSOLUE



Elise —Vrai ! Tu crois à cette théorie du droit des femmes ? Tu prétends que chaque femme doit avoir un vote ?
Hélène.—Non ; pas un vote ; mais un votant.

Si vous avez de vieilles dentelles que vous ne sachiez à quoi employer, je vais vous indiquer le moyen de vous confectionner un petit boa très coquet. C'est avec ces mêmes nœuds, mais en moire noire ou en surah de couleur claire ; on en garnit les bouts des vieilles dentelles en question qui trouvent ici un emploi du meilleur goût ; la guipure fait très bien aussi dans le bas, mais la dentelle est plus fine et plus riche.

Pour le soir, cela est ravissant en moire blanche ou en satin ivoire. Voici maintenant un petit collet, très simple en apparence, mais qui siéra à merveille sur une robe de bal.

Il est en satin blanc composé de trois larges rubans de satin bordés de martre, très froncés sur un empiècement ajusté ; en haut, de chaque côté, deux étroits rubans de satin assortis pour nouer à volonté.

Selon l'âge et la toilette, faites en ciel, en rose, en jaune impérial, c'est très riche et très nouveau.

Si c'est pour jeune fille, remplacez la martre par

très justes pour qu'ils restent bien en place, sans tourner.

Les choux ne seront jamais de la même nuance que le brocart pour faire une plus jolie opposition ; ainsi avec un Pompadour rose, on mettra des choux chartreuse ; avec Pompadour ciel, des petits choux noirs ; avec des blancs, des choux maïs, etc. C'est joli au possible, très jeune et très distingué et fait délaissier, avec raison, les colliers de perles qui ont été tant portés l'été dernier avec les collerettes des robes légères.

Ne sortons pas des nœuds sans parler de ceux dits—*Sans gêne*—qui sont encore plus d'actualité, si possible, que les précédents.

En voici un en moire turquoise avec grand volant de fine guipure de Venise ; le col, de moire également, est recouvert de guêpure faisant ressortir le transparent.

En voici un autre consistant en un ruban de moire feu, noué deux fois, et dont les pans sont entourés d'un coquillé de point d'Angleterre due plus bel effet.

Le troisième est un crépon mousse noué molle-

Mesdames St L... et M. P...

La scarlatine qui sévit en ce moment, principalement sur les enfants, est très facile à reconnaître.

Cela commence par le frisson et la fièvre, jetant le petit malade dans une prostration complète, avec danger de répercussion dans les voies respiratoires et intestinales. Eruption de boutons demi-sphériques, rouges, isolés mais serrés, avec desquamation en général de l'épiderme vers le septième jour. A la moindre trace d'éruption et en attendant le médecin, s'il est éloigné, lotionnez tout le corps avec de l'eau sédative, frictionnez toutes les surfaces avec de la pommade camphrée et saupoudrez abondamment le lit, entre le matelas et le drap, avec de la poudre de camphre.

BLANCHE DE SAVIGNY.

Ce qui nous porte le plus à aimer le chant des oiseaux, c'est qu'ils n'essaient jamais un morceau au-dessus de leurs forces.

VERS TRAGIQUES RIDICULES

Si nous nous mettons à recueillir les bévues de comédiens, nous n'en finirons jamais. M. Victor Fournel, dans ses *Curiosités théâtrales*, consacre bien des pages à en relever. De même pour les gaietés du paterne. On connaît l'histoire de cet acteur qui, ayant à dire : "Sonnez, trompettes !" s'écria, en proie à une indicible émotion : "Trompez, sonnettes !"

Voici que nous revient une anecdote fort connue, et qui ne figure pas dans les recueils de ce genre. Je ne la garantis pas pour authentique, d'ailleurs. Je la tiens d'une des gloires de la Comédie Française rentrée depuis des années.

A une représentation d'*Iphigénie*, un cabotin de province aurait ainsi modifié le premier vers de la tragédie, espérant, sans doute, lui donner un sens meilleur :

Oui, c'est Aga !... Mais non, Agamen, non c'est ton roi
[qui s'éveille.

A présent, "poursuivons notre ouvrage." Peut-on considérer comme ridicule la cacophonie de Voltaire :

Non, il n'est rien que *Nanine* n'honore ?

Cela me rappelle qu'au collège, on nous donnait ces quatre vers comme exemple de style rocailleux :

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Justice enfin faite, que ne t'a-t-on ?
Quand donc, au mont qu'académique on
[nomme,
De roc en roc, grimperas-tu, race homme ?

Je continue à classer les trouvailles de ce genre :

Enfantillages :

Vieillard privé de la lumière,
Repose-toi dans ta chaumière :
Tu vois en nous des indigents !

(MILAUD, *Plusus*.)

Profonds :

Un journal de province, racontant la vie de Robespierre, terminait de la sorte son article :

Cet homme extraordinaire ne laissa point d'enfants, excepté son frère, qui mourut en même temps que lui.

Naïfs :

Fin d'une lettre d'un étudiant à Paris, adressée à ses vieux parents :

J'ai si froid aux pieds que la plume m'échappe des doigts.

Intraitables :

Castagnary devant un *Christ* d'Honneur :

On peut regretter que tant d'art soit dépensé au profit d'une idée religieuse.

Justicieux :

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat.

(BRAZIER, *L'Enfant du régiment*.)

ILLUSIONS D'OPTIQUE



Les dernières modes.

VIE BIEN REMPLIE



Penoute.—Tu m'as l'air avoïr sommeil.

Garlebeu.—Oui. Vois-tu, j'ai vu lever le soleil ce matin.

Penoute.—Toi ? Vu lever le soleil ! Depuis quand te lèves-tu aussi matin ?

Garlebeu.—Je n'ai pas été à la peine de me lever. Je rentrais chez moi.

Impétueux :

Robert tira la porte sur eux, et, peu d'instants après, une voiture les emportait au trot de deux bons chevaux lancés au galop.

(ALBERT BLANQUET, *le Parc aux cerfs*, dans *l'Omnibus* du 5 janvier 1860.)

Brazier est né à Paris en 1783, mort à Passy en 1838 ; Blanquet, né à Paris en 1826, mort au Vésinet en 1875. Je rappelle cela à ceux qui auraient pu l'oublier. Mais passons.

Intègres :

Quand la borne est franchie il n'est plus de limite !

(PONSARD.)

Penseurs :

Les cailloux sont cailloux et le marbre nu marbre,
La citronille n'est pas pour être en haut de l'arbre,
L'agneau n'est pas un loup, le tigre une brebis,
Et c'est toujours le chat qui mange la souris.
Du rossignol des bois la douce mélodie
N'est pas du tout le chant du roussin d'Arcadie,
Le lierre pour grimper a besoin de l'ormeau,
Et le pourceau n'est pas sobre comme un chameau.

(EMILE KAUFFMANN, *Feuilles poétiques pour la jeunesse*.)

Après :

L'épicerie est respectable : c'est une branche de commerce ; mais l'armée est plus respectable encore parce qu'elle est une institution dont le but est l'ordre. L'épicerie est utile, l'armée est nécessaire !

(*Les Nouvelles*, JULES NORIAC 26 Octobre 1865.)

Scrupules municipaux :

Le maire d'une petite ville avait chargé son adjoint de surveiller les représentations du théâtre. Au bout de huit jours, il recevait le rapport suivant :

Monsieur le maire, cette semaine, tout a bien marché ; mais la loyauté me force à vous déclarer que le chef d'orchestre, dont j'ai suivi avec scrupule tous les mouvements, n'a pas joué de son instrument une seule fois en huit jours, et il se contente de faire des gestes ; peut-être serait-il bon de le destituer.

Erudits :

L'Hippodrome a repris son rang dans la série des plaisirs parisiens. Des chevaux courent dans la vaste arène, valsent et polkent, montés par des centaures !

(GUSTAVE CHADEUIL, compte rendu du *Camp du drap d'or* dans le *Siècle*.)

Mordants :

Rigolo a vingt manières de lancer son prétendu compteur dans l'espace : il rue, il allonge le cou, il se tient tout droit, il se couche au besoin... Un centaure y perdrait ses éperons :

(TIMOTHÉE PRIMM, *Petit Journal*.)

Immenses :

On était en pleine nuit ; deux hommes, traversant la forêt, causaient, tandis qu'un troisième, embusqué, écoutait leur conversation. Mais un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entendre le reste.

Cela rappelle le fameux :

La porte qu'il ouvrit lui ferma la bouche.

Avec Ponson du Terrail, nous entrons dans la série des énormes :

Ouf ! répondit Melchior, qui, pour calmer ses rudes émotions, n'avait cessé de boire durant la longue route qu'ils venaient de faire et n'avait pas desserré les dents.

(PONSON DU TERRAIL, *les Etudiants, d'Heidelberg*, dans le *Spectateur*.)

Ailleurs, le même nous fait cette phrase mémorable :

Il lisait une lettre, tout en se promenant dans son jardin, les mains derrière le dos.

Le même encore nous montre une jeune fille se précipitant "dans les bras d'un manchot." Le même encore, dans un autre passage, pour peindre la frayeur de son héros, nous dit que "ses mains étaient plus froides que celles d'un serpent."

Pontifes :

Messieurs, il ne faut pas se dissimuler que, dans les époques de l'histoire d'un peuple que je qualifierai de critiques, la révolution est le fruit de l'agitation populaire.

Majestueux :

Ah ! messieurs, si Napoléon n'avait pas perdu la bataille de Waterloo, il serait encore sur le trône de France !

Ces deux remarques ont été faites par un vieux professeur d'histoire dont je tairai le nom. Je tairai aussi le nom du législateur consommé qui nous dit un jour, en pleine Ecole de droit, cette phrase que je place sous la rubrique : Prudent :

La *Constitutio romana*, ce que nous pourrions en quelque sorte essayer de rendre en français par : Constitution romaine.

Mais, dans cet ordre d'idées-là, on pourrait aller loin. La malignité juvénile se plaît parfois à altérer le texte des phrases du professeur pour en obtenir un effet ridicule, et on prête à ces pauvres maîtres des langages qu'ils n'ont jamais tenus. Je garantis pourtant les phrases ci-dessus mentionnées comme absolument authentiques.

Il ne faut pas s'arrêter aux *anachronismes*, qui n'ont rien à voir avec notre sujet. On connaît, à

cet égard, celui de Scribe dans son *Discours de réception à l'Académie française* :

La comédie de Molière, s'écria-t-il, nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses, des fautes du grand roi? Nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes?

Or, sans vouloir faire ici de l'érudition, nous savons tous que la révocation est de 1685 et que Molière était mort en 1673.

Peut-être aussi ne faut-il pas attacher trop d'importance, au point de vue qui nous occupe, à certains jugements littéraires qui ne sont pas, à proprement parler, des bévues: "Lamartine disait de Rabelais que c'était le "boueux de l'humanité". Il paraît (mais je n'affirme rien) qu'il prétendait que La Fontaine n'est pas un poète. On dit que Napoléon traitait *Manon Lescaut* de livre écrit pour des cuisinières. La Bruyère et Fénelon ont dit que Molière écrivait en jargon; Bossuet, que Molière n'était qu'un infâme histrion; Taine, que Victor Hugo n'était qu'un garde national en délire; Geoffroy, que le *Mariage de Figaro* était une farce ignoble pleine de coq à l'âne insipides; M. Henry Fouquier, parlant dans un article du *Figaro*, de Paul Verlaine, a écrit que c'était de la poésie de major en retraite. Hugo disait de Racine :

Il fourmille de fautes de français et d'images fausses. Le style de Racine ne ressemble pas à ces visages florissants de vie où l'on voit des boutons et des rougeurs qui ne sont que l'exubérance de la santé (l'eczéma est donc la caractéristique des gens qui se portent le mieux!)... Ici, la peau est fine, le sang pur en apparence, mais secrètement il est vicié et le corps entier dépérit. *Racine est un poète BOURGEOIS*. Il répond à un besoin: le besoin de la poésie bourgeoise. Les bourgeois veulent avoir leur poète, leur bon poète sage et médicre, qui ne les dépasse pas trop et leur présente un ordre de beauté moyenne où leur intelligence soit à son aise. La famille des poètes bourgeois commence à Racine et finit à Emile Augier, en passant par Casimir Delavigne et Ponsard.

(Rapporté par PAUL STAFFER, *Les artistes juges et parties*, p. 48 et suiv.)

Hugo a dit encore que Musset était très surfait et qu'il n'y avait rien de vraiment grand en lui... Mais je m'aperçois que je tombe dans ce que je voulais éviter, et me voici à cent lieues du sujet.

Faut-il parler des *coquilles*? Un seul exemple, pour finir. Le vicomte Henri de Bornier avait composé, pour l'inauguration d'une statue de Ponsard, une pièce de vers dans laquelle il avait écrit :

Tu mourus en pleine lumière,
Et la victoire coutumière
T'accompagna jusqu'au tombeau.

Quelle ne dut pas être sa surprise, en lisant sa pièce imprimée, d'y voir ces trois vers ainsi travestis :

Tu mourus en pleine lumière,
Et Victoire, ta couturière,
T'accompagna jusqu'au tombeau.

ANDRÉ FOULON DE VAULX.

THÉÂTRE ROYAL

VARIÉTÉS ET VAUDEVILLE

La troupe Waldmann, a donné la preuve de son mérite. Elle a joué cette semaine avec un programme des plus variés et des plus complets.

Mlle Adrienne Ancion est une gymnaste hardie et extraordinaire. Il faut nommer Magee et Crimmins, savants et excentriques pugilistes, Richmond et Glenroy, comiques légers, Richard Pitrot, le modèleur historique, Roberta et Doreta, acrobates et gymnastes dans leurs excentricités chinoises, le fameux trio, les Eddy. Mlle Eddy n'a pas d'égale pour la haute voilée et les sauts périlleux. Enfin les frères Jewellsont de vrais magiciens, genre Hermann et Kellar, qui ne le cèdent en rien aux grands prestidigitateurs.

On ne peut demander une troupe mieux choisie et plus habile que la Waldmann Specialty Company.

RAISON CANONIQUE

On sait que les curés des township ont, parfois, plusieurs paroisses à desservir. Dans les villages naissants, ils ne peuvent guère y aller que tous les deux ou trois mois.

L'autre jour, l'un de ces missionnaires arrive dans un coin de canton, où sa visite est des plus rares. Le bedeau fait ses préparatifs, sonne la messe et se dispose à faire l'office de servent. Mais avant de laisser commencer le prêtre, il lui fait une dernière recommandation :

—J'espère, monsieur le curé, que vous allez prêcher de l'autel?

—Comment cela?

—C'est que, voyez-vous; j'ai mis couvrir ma poule dans la chaire.

QUE VOULAIT-ELLE BIEN DIRE ?

Un jeune veuf est induit à faire une partie de dames avec une charmante femme qui est absolument dans le même cas. Il n'est pas fort sur la marche du jeu, et sa jolie adversaire lui donne des explications. A un moment, au lieu de manger deux pièces, comme il en avait le droit, il se contente de la première.

—Ah, mais, ce n'est pas cela, monsieur, lui dit-elle, vous n'avez pris qu'une dame ! Vous êtes obligé d'en prendre deux.

—Merci de l'avis, madame ; vous allez m'aider jusqu'au bout, j'espère, à sortir de cet embarras ?

LA FÊTE DE PAQUES

La fête de Pâques tombera, cette année, le 25 mars, et ce fait ne se renouvellera qu'aux années suivantes : 1951, 2035, 2046, 2057, 2103, 2125, 2198, etc.

D'après les dispositions du Concile de Nicée,

CE QU'ON A LE TEMPS DE FAIRE EN DEUX MINUTES



On s'amuseait ferme dans le salon des Jarnigoines quand on annonça la visite inattendue du nouveau curé.



Et quand le vénérable visiteur entra dans l'appartement le changement de décors avait été si magique que madame Jarnigoine put lui dire avec candeur : — Oh ! monsieur le curé, vous nous surprenez tout à fait en famille !

Pâque ne peut tomber au plus tôt que le 22 mars ; ce qui arrive quand la pleine lune, qui fixe la fête, survient le 21 mars et que ce jour est un samedi. La réunion de ces deux circonstances est extrêmement rare ; elle a eu lieu en 1693, 1716, 1818, et se renouvellera en 1970, 2076 et 2144.

Pâques, d'autre part, peut tomber au plus tard le 25 avril ; ce qui a eu lieu dans les années 1666, 1934 et 1876, et se répétera en 1943, 2043, 2117, 2669, etc.

CES NOVICES

Un pauvre prisonnier se présente dernièrement devant le recorder, qui le reconnaît immédiatement pour une vieille pratique.

—Comment, vous encore ici ? Mais c'est la troisième fois dans ce mois-ci !

—C'est la faute de l'homme de police, votre Honneur. Ils en ont mis un nouveau dans mon bout de rue ; il n'est pas encore déniaisé ; et il se fait la main sur moi.

QUEEN'S THEATRE

"FALKA"

La Compagnie d'Opéra de Baker a donné un nouvel opéra : "Falka". C'est une très agréable musique, qui a été splendidement interprétée par Mlle Murphy, Mlle Dickson et MM. Wolf, Wooley et Pache se sont particulièrement distingués.

Les chœurs sont réellement remarquables comme ensemble et précision. La compagnie Baker gagne de plus en plus en popularité.

La saison qu'elle a entreprise sera brillante. L'opéra de "Falka" est à l'affiche pour la première partie de la semaine. Jeudi, nous aurons les "Cloches de Corneville."

La salle du Queen's était bien garnie, et les spectateurs ont admiré l'excellente représentation.

ANDRÉE

L'étude des croyances humaines offre sans cesse un nouvel aliment à l'esprit. L'imagination peut s'y lancer sans règles et sans limites. Citerai-je le cas du prince Peter Iponsky, qui frémissait à la seule vue d'un cheval noir ?

Nous étions quelques bons camarades, au régiment des gardes Empereur Joseph. Le soir, au mess nous racontions tout ce qui nous passait par la cervelle, aventures d'amour ou de guerre, souvenirs qui rajeunissent l'esprit, et nous suivions nos rêveries dans la fumée blanche des pipes. Or, un soir que la conversation avait je ne sais comment abordé les doctrines de Pythagore, la métempsychose et autres fadaïses, le prince Peter, notre chef, eut un tressaillement nerveux qui ne resta pas inaperçu.

donné à supposer que j'en eusse envie. Il me présenta sans autre forme de procès à la comtesse Pluska, aimable et jolie, et dont j'ai toujours présents à l'esprit les yeux vifs et la splendide chevelure d'ébène. Or sa tête était brune, ses sourcils aussi, ses yeux luisaient comme du jais ; il se dégageait d'elle et peut-être de ses toilettes un ensemble de teintes où le noir dominait.

Elle était belle, riche, je lui plaisais : c'était en somme le meilleur parti que je pusse jamais espérer. Mais qui expliquera ma rébellion irraisonnable aux désirs de mon oncle, et pourquoi il suffisait qu'il voulut me marier pour que j'y fusse opposé, et pourquoi je répondis à la comtesse Pluska, qui s'attendait à mieux que cela, que je désirais rester célibataire ? Je lui tirai ma révérence, ainsi que vous dites à présent, mes jeunes camarades. Peu de temps après, le hasard

Elle me plut tout de suite par sa pétulance et l'espèce d'amitié qu'elle me témoigna dès les premiers jours. Lui tendais-je la main, elle la léchait.

Un seul claquement de langue lui faisait tourner la tête ; et alors elle me suivait longtemps des yeux, tant qu'elle le pouvait, avec un regard quasi-humain. Un hennissement de joie retentissait quand je pénétrais dans son écurie. Si nous sortions, je la bridais moi-même ; elle piaffait de joie. Elle paraissait tant m'aimer que j'en fus secrètement flatté et que je l'adorai bientôt moi-même. Je la dénommai Andra.

Elle devint ma monture favorite, à tel point que je ne conservai qu'elle ; et je lui prodiguai les soins les plus assidus. Elle fut presque une amie. Ses deux grands yeux fixés sur moi avaient un regard d'une intelligence incomparable ; il me

DECORATIONS MURALES



SUJET DE TAPISSERIE.

—Ne raillez pas cela, murmura-t-il d'une voix grave. Voulez-vous me permettre une histoire ?

Et sur notre acquiescement muet, il continua :

—C'était au temps où j'étais jeune et beau, — il y a belle lurette de cela ! — lieutenant des lanciers de la garde, et peu disposé aux humeurs noires, je vous assure. Ah ! l'insoucieux compagnon que j'étais, ne ruminant que gloire, plaisirs et combats. Ah ! le joyeux drille que le prince Peter.

J'ai été en duel, dix, vingt fois, je ne m'en souviens plus. C'était amusant, en ce temps-là. Notre Empereur, que Dieu garde ! n'envoyait pas alors en exil pour un malheureux petit coup d'épée ; et on n'en était pas plus mauvais ami pour cela.

Vers la fin de ma vingt-cinquième année, mon oncle, lequel avait été mon tuteur, eut la bizarre idée de me marier.

Je dis bizarre idée, car rien n'avait jusqu'alors

semblé donner raison à ma conduite en cette occurrence ; car cette jeune femme, née pour régner et être aimée, fut emportée, en quelques jours par une fièvre maligne.

Je me louai de ma décision.

—Pauvre petite comtesse ! ne pus-je m'empêcher de dire en apprenant sa mort. Et ce fut tout. Puis nous eûmes des manœuvres dans l'Ukraine, quelques duels et beaucoup de fêtes, un nouveau colonel ; l'Empereur me décora, et me nomma dans les hussards. Comment ne l'eus-je pas oubliée ? Pour me témoigner son contentement, lorsque je reçus le ruban, mon oncle me fit don d'un cheval, et c'est de lui dont je vais vous entretenir.

* *

C'était une jeune jument vive, pleine d'ardeur, d'une splendide robe noire brillante.

semblait que c'était un être humain, qui me comprenait, et bientôt je lui parlai. Ce furent des claquements de langue, des onomatopées, puis des phrases, auxquels elle répondait par un hochement de tête ou un hennissement. Et c'était charmant, ces conversations avec Andra !

Oh ! l'étrange chose, bien difficile à expliquer maintenant. Plus je lui parlais, plus il me semblait que c'était une personne, et plus il me semblait l'avoir déjà vue, l'avoir rencontrée ailleurs, avoir conversé avec elle ; plus il me semblait que je la connaissais déjà !

Cette persuasion devint si grande que toute notion de temps disparut. Ma possession d'Andra était si lointaine qu'il m'était impossible de m'en rappeler la date. Je l'avais toujours eue près de moi ; et ce que je vous dis est la stricte vérité, souvenez-vous-en, mes jeunes camarades, car je n'ai jamais menti. J'aurais coupé la gorge

à quiconque m'eût affirmé le contraire. Je voyais Andra, la flattais, lui parlais, je la montais comme si elle eût été là depuis le jour de ma naissance. Ah ! nous étions de vieilles connaissances, à n'en pas douter. Ses appels de joie, les coups de langue qu'elle me lançait sur les mains, ses piaffements à mon approche, autant de preuves d'attachement qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour. Aussi nul mieux que moi ne savait ce qui lui plaisait, l'heure de ses repas, ses mets favoris, l'arrangement de sa litière. Son regard suivait chacun de mes mouvements, et j'y retrouvais des sentiments humains, la joie, la tristesse, la douleur ou la colère. Oui, la colère.

Un jour, à la promenade, je rencontrai mon ami Fritz Rosanow, estafette de la garde de l'Empereur. Il montait un superbe alezan dont je ne pus m'empêcher de le complimenter. Je mis pied à terre et caressai ce cheval, lui palpai les membres et soulevai les pattes. L'animal s'y prêtait avec la plus grande complaisance, quand soudain il se cabra en poussant un cri.

— Mais votre bête a donc le diable dans le ventre, s'écria l'estafette à demi-colère, voilà mon cheval abîmé !

Et il m'indiqua sur l'encolure une large morsure que venait d'y creuser Andra. Je la regardai : ses yeux brillaient de jalousie, oui, de jalousie, d'une jalousie furieuse. Exaspéré, je la crava-chai ; elle bondit sous le coup, hennit douloureusement, et j'aperçus distinctement, oh ! je n'en pus douter, de grosses larmes qui rassaient de ses paupières.

J'eus le grand tort de me courber sous son despotisme, de subir chacun de ses caprices, de plier devant ses volontés.

Elle fut plus maîtresse de moi que je ne l'étais d'elle. Ce ne fut plus un secret pour personne. "C'est sa jument qui le mène," disait-on. Et rien n'était aussi vrai.

— Voyons, prince, me répétait Rosanow à chaque rencontre, allez-vous bientôt vous débar-rasser de cette mauvaise bête ?

On ne jase pas sur un animal domestique sans que les éclaboussures n'atteignent le maître. Je dus envoyer mes témoins à Rosanow, pour ses

calomnies sur ma jument. Pour la première fois, sur le terrain la chance m'abandonna : je reçus un magistral coup d'épée dans le flanc, qui me cloua pour trois mois au lit.

Je fus même à deux doigts du trépas. J'eus le délire, un délire atroce, pendant lequel je hurlai des imprécations terribles contre Rosanow, et j'appelai Andra ma douce amie, ma fidèle compagne, mon trésor, avec des sanglots dans la voix.

Quand mes idées redevinrent lucides, ce fut encore d'elle que je parlai, ce fut elle la première dont je m'enquis. Mon bon oncle, en faction quotidienne à mon chevet, répon-dit :

— Je l'ai prise chez moi, pour la soigner.

— Merci, merci, mon oncle ! m'écriai je en saisissant ses mains et les arrosant de mes larmes. Que dit-elle ?

— Elle va on ne peut mieux, répliqua le brave homme en riant, quoiqu'un peu maigriotte. Quant à te rapporter ce qu'elle dit, je crois que tu divagues encore mon gar-çon. Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais entendu discours de cheval !

Ce qu'il affirmait là était raisonnable ; mais tout simplement parce qu'il ne la comprenait pas. Elle me parlait bien à moi, Andra, et je savais bien ce qu'elle disait moi !

— Mon bon oncle, je vous prie, achevai je en l'embrassant, faites qu'elle ne manque de rien.

Il promit ce que je voulus. Tint-il parole ? Chaque jour on me servait du café. Je dérobaï le sucre que je remettais furtivement, mystérieusement à mon oncle, comme si j'eusse commis un acte répréhensible.

— Prenez, lui murmurai-je à l'oreille, c'est pour Andra.

Il s'habitua lui-même à cette innocente manie, me raconta qu'Andra était satisfaite de mes envois, qu'elle avait raison de l'être, et je crois même, l'affirmerai-je qu'il me dit un soir qu'Andra l'avait prié de me remercier. Il la comprenait donc l'incrédule !

— Elle maigrit, elle maigrit, me dit-il un autre jour, et puis elle devient méchante. Je ne peux plus la tenir... On ne sait qu'en faire ; elle casse tout.

Cette nouvelle me boule-versa. Ma jument, ma bête, mon Andra, rebelle, méchante, elle, la douceur même ! Que lui avait-on fait, en vérité ? Je passai une nuit terrible. Puis cette idée se dessina très complète, très lucide dans mon cerveau :

— Andra croit que je l'ai abandonnée...

Et qu'elle se désolât, qu'elle maigrit de cet abandon, rien de plus naturel. Ainsi s'étiola toute créature délaissée de celui qu'elle aime, ainsi la plante meurt, faute de soleil.

Vous retracerai-je ma joie, mon contentement lorsque le vieux Ipkins, qui me soignait, me permit de m'habiller et de sortir ? Je courus chez mon oncle et pénétrai jusqu'à l'écurie, sans monter embrasser mon aimable parent.

— Andra ! Andra ! m'écriai-je en apercevant ma jument la tête basse, amaigrie, le poil terne et dans une posture de désolation qui eût attendri un tigre. Elle tourna lentement la tête et son œil brilla, pendant qu'un frisson de contentement la parcourait.

J'étais déjà auprès d'elle, à la caresser. Dieu ! comme elle était changée ! Son auge pleine d'avoine poussiéreuse prouvait qu'elle ne mangeait plus ; sa robe était semée de taches grisâtres où le poil se pelait. Ce dépérissement m'outra de co-

L'ASTRONOMIE VULGARISÉE



Géraldine. — Maman, si nous allions à cette lecture du Professeur Copernic sur les taches du soleil !

La maman. — Mais nous allons nous y embêter ferme !

Géraldine. — J'ai idée que je pourrais y attraper, en passant, une recette pour m'enlever cette tache sur la joue.

lère ; je détachai ma bête, l'emmenai aussitôt, et un certain froid subsista quelque temps entre mon oncle et moi à la suite de cette aventure. Il essaya même de faire croire que mes facultés mentales étaient dérangées...

Bref, complètement revenu à la santé et à mes occupations ordinaires ; je continuai d'affectionner ma belle jument noire. Elle reprit son allure vive et sa robe brillante. Mais son regard, quand il se fixait sur moi, semblait renfermer maintenant une sorte de rancune et de reproche. Songait-elle toujours à cet abandon forcé dont elle avait souffert ? Et cela malgré les explications que je lui donnai.

Quand je lui parlais, elle ne montrait plus cette joie qui me faisait tant plaisir. Une fois même où je la flattais sur les naseaux, au contraire de l'amicale léchée que j'attendais, elle me mordit la main. Vous connaissez ma patience, elle est courte, et en d'autres occasions un cheval aurait payé cher cette méchanceté ! Je me contentai de rudoyer Andra ; et incontinent, sachant combien elle était jalouse, je me rendis acquéreur d'un poney russe des écuries de lord Stirbey, attaché d'Angleterre, qui, sa mission finie, se défaisait de sa maison.

J'installai mon acquisition dans le box voisin de celui d'Andra, éprouvant un malin plaisir à la mécontenter. Le lendemain, le poney était couvert de morsures. Je battis la jument. La nuit suivante, le bat flancs du box fut brisé à coups de pieds. Je m'entêtai, et, dans un esprit de vengeance bien puéril, je m'attachai exclusivement au jeune cheval, le caressant, le choyant. Andra ne souffla plus mot, baissa la tête, se tint tranquille. Je la crus domptée. Une nuit, elle s'échappa dans l'écurie, et on reconnut le matin que le poney avait une jambe brisée. Je dus remonter Andra. D'ailleurs c'était une bête de race, et mon amitié pour elle n'était pas complètement éteinte.

On parlait d'une nouvelle expédition en Ukraine, pour réprimer un soulèvement ; il fallait se remettre en selle. Les hardies chevauchées de jadis dans cette contrée accidentée me revenaient en mémoire. Combien plus longues, plus attrayantes, elles seraient maintenant, avec Andra au pied sûr, à la jambe alerte. L'hiver s'annonçait comme très rigoureux, déjà la neige était tombée. Qu'importait ! Le soldat n'est-il pas heureux en toute saison, s'il a un bon cheval et bonne carabine ?

Nous partîmes le cœur léger, avides d'aventures. Fritz Rosanow, avec lequel je m'étais réconcilié, était des nôtres. Nous allions botte-à-botte, par étapes, le long des routes, précédant un détachement commandé par le gros major Soltiz. Notre petite escorte était formée de hus-sards de mon régiment. Tout alla bien pendant la première journée.

Peu à peu l'allure d'Andra devint inquiétante. Elle affectait de boiter, fléchissait sur ses pattes,

DOUCE SIMPLICITÉ



La couturière. — Alors, je comprends que vous voulez une confection très simple.

Madame High Life. — Absolument simple. Ne reculez devant aucune dépense pour y arriver.

que j'avais pourtant examinées avant le départ selon mon habitude, et dans lesquelles je n'avais remarqué rien d'anormal. Nous étions dans la région montagneuse, où les routes sont bordées de rocs grossièrement taillés et de ravins, et où la moindre chute pouvait devenir dangereuse. Je l'éperonnai, la cravachai ; elle se laissa tomber une fois, deux fois. Je fus projeté sur le roc ; mais j'en fus quitte heureusement pour la peur.

— Cette *salé bête* vous brisera les reins, répétait Fritz Rosanow, laissez-la.

— Avez-vous un cheval à me prêter ?

Andra dressa les oreilles et son pas se raffermi. Je retombai dans ma trompeuse quiétude. Nous traversâmes plusieurs villages et atteignîmes une gorge profonde, au bas de laquelle mugissait un torrent, et qu'il nous fallait franchir pour atteindre la bourgade où se ferait notre halte de la nuit.

Le chemin, bordé de pierres maçonnées, était des plus périlleux ; nous jugeâmes prudent de mettre pied à terre, de tenir nos chevaux en main et de passer un à un le long du bord. Andra marchait presque sur mes talons et je sentais son souffle brûlant dans mon cou. A plusieurs reprises elle glissa sur moi ; je m'arrêtai pour ralentir sa descente. Ses yeux brillaient d'un feu sombre et méchant ; je n'y pris pas garde. Quand nous repartîmes, elle avança si brusquement qu'elle faillit me faire perdre l'équilibre.

— Eh bien, qu'est ce donc ? m'écriai-je en colère en me retournant et secouant la bride avec violence : Andra !

* * *

La jument, pour toute réponse, me lança un regard mauvais. Mais, sans être plus docile, elle ne tenta rien autre contre moi.

Je le dis à dessein, car je fus persuadé aussitôt — et j'y pensai toute la nuit — qu'elle ne cherchait qu'à assouvir une rancune inexplicable, et surtout inattendue après notre amitié réciproque.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage dans ce pays accidenté. Nous ne comptions rencontrer les hordes ukrainiennes qu'à cinq ou dix lieues de là. Au loin, les pentes rudes des montagnes étaient couvertes de taches noires et blanches, qui étaient des forêts ou de la neige. Au fond de la vallée où nous descendions, des taillis épais de mélèzes ou de bouleaux nous dérobaient la blancheur du sol. Nous passions sur des rocs qui faisaient feu, tout le long d'une sente abrupte ; et cette marche périlleuse nous donnait le vif désir d'atteindre au plus vite la neige herbeuse du sous-bois, où nous pourrions nous reposer et attendre la petite armée qui nous suivait.

Les bandes qu'on nous avait signalées étaient formées des derniers débris de ce peuple des steppes d'Ukraine, fier et insoumis, cruel dans sa sauvagerie révoltée. Plus d'un d'entre nous frémissait à l'idée de tomber entre leurs mains, d'être, ainsi que de précédents otages, traînés à la queue d'un cheval indompté ou d'avoir les yeux crevés. Aussi fallait-il veiller à ne pas s'écartier.

Nous jasions de cela, en route, à voix basse, un peu attristés. Quand nous approchâmes des bois, l'allure se ralentit encore. Le gros major Soltiz, qui nous avait rejoints, paraissait navré de ne pas apercevoir ses soldats, qu'il précédait à peine de quelques heures.

— Peste ! s'écria Fritz Rosanow, ne dirait-on pas que nous allons à l'enterrement !

Un instant après, il me dit encore :

— Je voudrais que vous puissiez voir l'air étrange de votre cheval ; il a l'air fou, en vérité.

Je ne pouvais le regarder de face ; mais l'animal frémissait sous moi, levait les naseaux, et pardessus le toupet de sa crinière j'apercevais distinctement le globe ardent de ses prunelles. Fritz avec raison.

— Vous devriez vous défier de votre bête, répétait-il encore.

* * *

Il avait à peine achevé qu'Andra pointa, fit un bond qui faillit me lancer à terre, et partit comme une flèche dans la direction de la forêt. J'essayai en vain de la maintenir, de l'arrêter. Elle était vraiment devenue folle, un sifflement sauvage s'échappait de sa gorge. Pendu des deux bras après une rêne de la bride pour faire dévier cette

course furieuse, je voyais grandir à mes yeux la lisière de la forêt, et compris que nous allions nous briser la tête contre le premier arbre.

Je n'ai pas peur de la mort, non, de la mort fière, hautaine, à poitrine libre, de la mort du soldat, du vaillant, de l'intrépide ; mais être ainsi broyé par un caprice d'animal ne sembla horrible !

J'eus aussitôt l'idée, le spectacle de la bouillie informe que mon crâne allait devenir. Je m'écriai avec un ricanement de démon, à demi fou moi-même :

— Ah ! ah ! Andra, belle vengeance, en vérité !

Quelle galopade frénétique, inouïe, dont le seul souvenir me glace à cette heure. Un bruit de chevaux derrière nous l'accélérait encore. Andra sauta des rocs, franchit des ravins, bondit pardessus des ruisseaux, traversa des marais comme une sauterelle, troua des fourrés avec la violence d'un boulet. L'écume coulait le long de son encolure, ses naseaux soufflaient un bruit de forge. Je n'essayais plus de la détourner ni de l'arrêter. J'avais les mains en sang. Ma tête sonnait comme une cloche, avec fracas ; le vent me fouettait le visage ; mon chapska s'était envolé. Je ne songeais même plus à mon sort inéluctable.

Pourtant la bête pénétra dans la forêt par les chemins libres, m'écorcha aux troncs d'arbres sans m'y briser, me réservant pour une autre mort. Tout à coup des balles sifflèrent à mes oreilles ; et je me trouvai en plein camp de rebelles. Ma position me parut plus effroyable encore.

La jument s'était arrêté, frémissante. Je lui enfonçai mes éperons dans les flancs en la lançant dans la direction du retour. La douleur fut si forte qu'elle fit un bond ; je lui labourai la chair, elle continua lentement quelques pas. Les Ukrainiens crurent que leur proie allait leur échapper. Une grêle de balles nous suivit. Andra tomba sur le côté, sans que je pusse dégager ma jambe droite. C'en était fait de moi. Et je songeais à mon heure dernière, quand Fritz Rosanow et deux cavaliers apparurent sur des chevaux blancs d'écume. Ils me suivaient depuis le commencement de la folie d'Andra... Rosanow sauta à terre et tira ma jument par la bride, tandis que les autres faisaient le coup de feu pour maintenir les assaillants. Deux fois Andra se souleva, deux fois elle se laissa retomber sur moi. Fritz alors me saisit par les épaules et put me retirer de cette position critique. Andra, comprenant que sa vengeance lui échappait, poussa une sorte de grognement rauque, et nous lança une ruade furieuse en se roulant sur le sol ; et nous vîmes qu'elle était couverte de sang.

Nous soutînmes là pendant quelques minutes un combat qui nous eût été fatal sans l'arrivée de notre escorte, qui mit les rebelles en fuite.

Huit jours après, repassant en ces lieux, nous retrouvâmes ma jument, dont il ne restait que la carcasse. Elle avait été dévorée par les corbeaux. Seul les deux yeux subsistaient encore et vivaient, oui, vivaient encore, et me regardèrent longtemps. Je ne l'oublierai jamais.

Je ne peux songer à Andra sans me rappeler la mystique petite comtesse noire que je faillis épouser et qui mourut si inopinément. Dans une de ses dernières lettres à mon oncle, n'écrivait-elle pas : "Le prince est de ces hommes qui jouent avec les sentiments. Tôt ou tard, en ce monde ou dans l'autre, je m'en vengerai." Mais, vous l'avez entendu, mes jeunes camarades, la jument Andra ne parvint pas à réaliser ce désir de la petite comtesse Pluska. LÉON RIOTOR.

(Musée des familles.)

LA CORDE

Au tribunal correctionnel, en province. — On appelle l'affaire Tripouilloux. — Du banc des accusés se lève un individu déguenillé, nez bourgeonnant, visage couperosé, qui salue le président d'un petit sourire amical.

LE PRÉSIDENT, *le reconnaissant*. — Comment, Tripouilloux, c'est encore vous ? Voilà au moins la dixième fois que vous comparez ici ?

TRIPOUILLOUX. — Dame ! mon président, quand on a été bien reçu dans une maison, et qu'on s'y est conduit en homme du monde, m'semble qu'on peut y revenir. (*Très aimable.*) Et d' vot' part, mon président, ça boulotte toujours, c'te petite santé ?

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes accusé d'avoir volé une vache.

TRIPOUILLOUX. — J'vas vous dire, mon président. C'est ma future.

LE PRÉSIDENT. — Plaît-il ?

TRIPOUILLOUX. — Oui, parce je vas m' marier... Alors, c'était pour la corbeille.

LE PRÉSIDENT. — La vache ?

TRIPOUILLOUX. — Non, la corde.

LE PRÉSIDENT. — Quelle corde ?

TRIPOUILLOUX. — La corde pour ficeler la malle.

LE PRÉSIDENT. — Quelle malle ?

TRIPOUILLOUX, *contrarié*. — Si vous m' coupez toujours, on n'en finira jamais... La malle d'Adélaïde, pardine ! je m' tue à vous le dire.

LE PRÉSIDENT. — Adélaïde ?

TRIPOUILLOUX. — Hé oui ! ma future.

LE PRÉSIDENT. — Laissons votre future et revenons à la vache.

TRIPOUILLOUX. — Mais c'est la même chose, mon président !... Comment qu'elle aurait déménagé de son chez soi si elle n'avait pas eu d'corde pour ficeler sa malle, vu que la serrure, y en avait pas !... Alors quoi ! c'est-y que vous auriez voulu qu'elle rapplique pas au domicile conjugal ?... (*Scandalisé.*) N'en v'là des conseils à donner à une jeune épousée !... Et un magistrat encore !...

LE PRÉSIDENT, *impatiente*. — Tripouilloux, vous abusez de la patience du tribunal. Vous avez été arrêté au moment où vous emmeniez la vache volée par vous dans un herbage... Avouez-vous ?

TRIPOUILLOUX, *conscient*. — Allons, mon président, on n'a jamais eu de raisons ensemble... On ne va pas commencer aujourd'hui... Seulement, faut que chacun y mette du sien !... Une supposition que vous seriez amoureux, mon président, et que votre future vous dirait bien gentiment : "Mon petit Tripouilloux, j'sais bien que t'es pas "meyonnaire, aussi j' te demande pas qu' tu "mettes des mille et des cents dans la corbeille. "Donne-moi seulement une bonne corde bien "solide pour ficeler ma malle de fiancée, qu'a pas "de serrure !" Voyons, mon président, faudrait pas avoir plus de cœur qu'une vieille botte de gendarme pour refuser à la compagne de son existence une corde pour ficeler sa malle !... Et des fois que si, en vous promenant, vous auriez trouvé au bord d'un pré un bout de corde qui traînait par terre, j' suis sûr qu' vous auriez fait comme moi, mon président, vous l'auriez ramassée pour la malle ?

LE PRÉSIDENT. — Bref, vous avouez ?

TRIPOUILLOUX. — J'avoue la corde, et je m'en honore comme galanterie d'un vrai chevalier français.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez rien à ajouter ?

TRIPOUILLOUX. — Rien du tout, mon président, si ce n'est que je suis un bon client de la maison. Aussi je compte bien que vous allez m'arranger un petit jugement dans les prix modérés, comme si que ça serait pour vous.

Le tribunal condamne Tripouilloux à deux ans de prison.

TRIPOUILLOUX, *indigné*. — Deux ans ! pour une corde !... une méchante petite corde de rien du tout !... (*Eclatant.*) C'est-y ma faute, à moi, si y avait une vache au bout !

MICHEL THIVARS.

LE VŒU

Pas joli du tout, le comte de Salla, dans son grand lit à baldaquin et à colonnes torsées. Si vous souleviez l'abat-jour en dentelle rose qui tamise la lumière de la lampe, vous apercevriez le visage d'un gentilhomme qui frôle la cinquantaine, et qui dort d'un sommeil agité, visiblement dépourvu de grâce.

Vous le connaissez, je crois, de réputation : c'est un homme à principes. On a des principes ou on n'en a pas. Généralement même, on n'en a pas. Pour lui, c'est différent, il en a. Il en a même pour les autres.

Sa noblesse remonte à Louis-Philippe Ier, roi de France, et date d'un voyage que son père fit en Italie. Ça ne l'empêche pas de se considérer comme un des nombreux enfants de 89, et d'accepter fièrement tous les devoirs qu'impose cette filiation. Bref, ayons le courage de l'avouer, il est républicain et libre-penseur. Il tient d'ailleurs énormément à son titre de comte : il n'a qu'un ancêtre et ne voudrait pas le désobliger. S'il exige que ses gens assistent régulièrement à la messe, c'est parce qu'il n'est pas mauvais que la valetaille fréquente l'église ; c'est distingué, et, avant tout, il est homme du monde. Il trouverait également regrettable que sa femme fût sans religion. Les natures supérieures, comme la sienne, peuvent seules trouver en elles-mêmes le sentiment du vrai et la force de la conscience. Quand il sera député, on verra bien !

Pour le moment, le digne seigneur n'a que faire de ses principes. Il est fort occupé à avoir la fièvre. Il paraît même que le célèbre docteur X... a dit à la comtesse Diane, avec une moue bienveillante, en se retirant :

—Madame, si le comte ne passe pas la nuit, il est perdu !

Confiance terrible, dont la pauvre femme a immédiatement saisi toute la portée.

Mais, me direz-vous, comment cette charmante Diane a-t-elle épousé cet excellent chauve, qui n'a guère que trente et un ans de plus qu'elle ?

D'abord, c'est lui qui l'a épousée. Diane est un des principes du comte, principe qui peut se formuler ainsi : à un homme de quarante-cinq ans et fractions, il faut une jeune fille élevée au couvent, dévote à point, sans fortune, sans famille, sans défense, qui acceptera avec soumission, avec joie même, la suprématie du maître, compensée par une couronne à broder partout. Sans fortune ?... Parfaitement. Je vous vois venir : il s'est trouvé justement, par hasard, que cette délicieuse créature était fort riche. En quoi, s'il vous plaît, cela infirme-t-il le principe ? Il y a un proverbe connu sur les exceptions et les règles.

De plus, la comtesse Diane adore son mari. Oui, je sais, c'est stupide, c'est même agaçant... enfin, c'est comme ça. On lui a dit qu'il fallait aimer son mari. La vertu à ses égarements. Elle s'est attachée à son mari par les soins qu'elle lui prodigue. Elle s'est donnée avec toute l'ardeur d'un cœur vierge, d'une âme sans expérience. N'ayant pas eu d'enfants, elle a reporté sur lui ce besoin de sollicitude, cette soif de dévouement qui, chez les femmes, commencent à la poupée, pour ne finir jamais ; et voilà que la parole du docteur, glissée dans son oreille mignonne lui laisse entrevoir un dénouement terrible et lui fait froid au cœur.

Elle gémit de son impuissance. Le grand X... lui-même a désespéré. Que faire ?

Eh bien, Diane, n'avez-vous pas appris au couvent qu'il reste un suprême recours aux affligés ? Est-ce ainsi que vous avez profité des pieuses leçons du Révérend Père dont vous oubliez toujours le nom, mais qui était un si digne homme ?

Vite..., un chapeau, le premier venu, il fait nuit... Pas celui-là pourtant, il est par trop vieux, il a trois mois. La petite comtesse étouffe un soupir, tamponne ses yeux bleus, jette une pelisse sur ses épaules, et, sans attendre sa voiture, court d'un pas léger jusqu'à l'église de Notre-Dame-des-Voitures.

Il est sept heures du soir, la nef est sombre et silencieuse ; quelques lumières éparses qui clignent dans le brouillard de l'obscurité. Près de la porte, une femme mouche maternellement

quatre cierges étiques, empalés sur un pupitre en forme de triangle.

Diane s'agenouille devant la chapelle de la Vierge, et prie avec ferveur. Mais bientôt, elle est distraite par un bruit de voix. La préposée aux cierges n'est pas seule, une autre femme cause avec elle ; en se promenant, elles passent et repassent non loin de Diane. Des lambeaux de leur conversation voltigent autour de notre affligée, et la gênent. Tout à coup, elle lève la tête et écoute :

—C'est donc vrai que le petit à été sauvé comme ça ?

—Puisque j'vous l'dis, ma chère ! La fièvre typhoïde y est partie comme avec la main, et le médecin m'avait prévenu qu'il ne passerait pas la nuit. Du reste, madame Dufour, la blanchisseuse, ça y est arrivé la même chose, et pour un enfant bien plus âgé.

—Pardi, l'âge n'y fait rien, pas vrai ?

—Pour sûr.

La femme va s'éloigner. Diane se précipite sur ses pas, et la rejoint à la porte.

—Pardon, madame, j'ai cru..., excusez-moi, je n'écouterais pas..., j'ai cru entendre que vous aviez un remède contre la fièvre typhoïde ?

—C'en est un sans en être un, ma petite dame, mais c'est certain que mon garçon y doit la vie. Du reste, ça peut servir aussi pour une autre maladie.

—Je vous en conjure, indiquez le moi...

—Ah bien ! c'est pas un secret... : vous avez aussi un enfant malade ?

—Oui..., non..., c'est-à-dire...

Et Diane, pressant le bras de la brave femme, penche la tête vers elle, et l'écoute avec recueillement. Dès les premiers mots, un léger soubresaut l'agite, et c'est tout.

Diane, restée seule, fait quelques pas en hésitant, puis se redresse et retourne à la chapelle de la Vierge, où elle s'agenouille de nouveau. Elle étend le bras droit vers la mère du Sauveur. L'air de son visage, devenu subitement solennel, indique une résolution prise. Elle semble transfigurée, au point que si son nez rose n'était notoirement retroussé, on le croirait presque aquilin. Ce n'est plus la femme faible que nous avons suivie, c'est la matrone romaine offrant à la patrie une chose provisoirement inconnue.

Elle est rentrée. Il se fait tard : elle ne dînera pas. Son pauvre petit moi est brisé : voilà vingt nuits qu'elle veille. Elle se pelotonne dans un grand fauteuil, au pied du lit du malade, dont elle vient d'embrasser le front moite, et ferme les yeux doucement.

Le bruit d'une porte la réveille. Il fait jour. Le docteur est là, qui examine son client d'un air profondément ahuri...

—Docteur, il est sauvé, n'est-ce pas ?

—Oui, madame. Comment le savez-vous ?

—Je le sais. Quand pourra-t-il sortir ?

—Sortir, sortir... Dame, dans trois semaines, à moins d'anicroche...

—Il n'y aura pas d'anicroche !

Le docteur, de plus en plus ahuri, regagne son coupé, en se disant qu'après tout cette cure lui fait le plus grand honneur.

Dès que le comte a pu se lever et essayer quelques pas, enveloppé d'une magnifique robe de chambre en flanelle blanche, délicate attention de sa femme, il a demandé des journaux, constaté qu'on ne l'avait pas oublié, qu'on reparle, avec sa convalescence, de sa candidature, que sa maladie même lui avait servi de réclame, et il est de la meilleure humeur du monde.

Pendant les vingt-quatre heures qui précèdent sa première sortie, il ne fait qu'y songer, en parler à tous. On attellera le landau, on fera le tour du lac, bien que ce soit passé de mode.

Jamais il n'a senti aussi vivement le désir de respirer un peu d'air frais, de recevoir ses amis du club, de saluer familièrement les personnages politiques.

C'est à peine s'il a dormi cette nuit, dans l'impatience fébrile qui l'agite. Il est redevenu tout jeune, presque enfant. Il veut se faire beau, et donne à Baptiste, sans remarquer son air drôle, des instructions sur le choix des vêtements qu'on devra lui préparer.

Enfin, l'heure est venue. Comment, rien de

prêt ! Le valet de chambre, carillonné, se trouble, balbutie des excuses inintelligibles, et finit par répondre que madame la comtesse a fait enlever la garde-robe de monsieur le comte, et qu'elle a donné ordre de la prévenir quand monsieur le comte voudrait s'habiller.

Très intrigué, monsieur le comte ; il fait prier madame la comtesse de passer chez lui.

—Ca, chère amie, lui dit-il, que signifie cette histoire de vêtements confisqués ? prétendriez-vous m'empêcher de sortir, malgré la permission du docteur ?

—Dieu m'en garde, mon ami ! J'ai là tout ce qu'il vous faut. Et, ce disant, Diane sort d'un tiroir soigneusement fermé, un costume complet de drap blanc, d'une coupe irréprochable, des souliers de castor blancs, un chapeau de soie aussi blanc que possible, une élégante cravate couleur de neige, et des gants de Suède d'une blancheur immaculée. La canne, à pomme et à bout d'ivoire, avec incrustations de nacre, est d'un travail très intéressant et peu ordinaire.

Diane présente tous ces objets à son mari avec cette grâce adorable mêlée de froide implacabilité qu'on admire chez les gens qui, pour votre bien, vous font ou vous disent quelque chose de très pénible.

—Ah ça, ma chère, m'expliquerez-vous le motif de cette mascarade ?

—Gaëtan, promettez-moi de ne pas vous irriter. D'ailleurs, vous avez des principes qui...

—Certes, j'ai des principes, mais je ne crois pas qu'un costume de Pierrot.

—Gaëtan ne blasphèmez pas ! Je vais tout vous dire, le mercredi 7, au soir, vous étiez perdu, condamné, si le ciel n'eût fait un miracle !

—Comment, j'ai été si mal que ça ?

—Plus mal, mon ami, mais Dieu m'a envoyé une inspiration, et ce vêtement...

—Je ne vois pas le rapport.

—Vous ne me laissez pas parler... Un petit enfant a été sauvé par ce moyen, dernièrement, et, dans mon désespoir, j'ai juré à la sainte Mère du Sauveur...

—Mais quoi, enfin !

—Gaëtan, mon bien-aimé, je t'ai voué au blanc.

—Malheureuse !

—Pour six mois seulement mon chéri. Tu verras comme c'est vite passé. Et puis, un homme de ton mérite n'est-il pas au-dessus des préjugés ?

—Diane, jamais, jamais !

—Gaëtan, vous, un homme de principes, laissez-vous protester mon serment à la Vierge ? Faisons-nous banqueroute à la Providence ?

—Diane..., mais c'est de la folie... Mon parti... le parti libéral.

—Gaëtan ! Et si le ciel que vous bravez, se vengeait ? Vous croyez-vous si bien guérie qu'une rechute ne soit à craindre ?

—Ah ! fichtre !

Le comte de Salla est parti, une nuit, pour la Bretagne. Il y possède une terre magnifique qui lui vient de sa femme, et qu'il n'avait pas encore visitée. Il a fait son temps dans les domaines, se montrant le moins possible. Aussi a-t-il été profondément étonné, aux élections générales, de se voir élu, avec une majorité considérable, par les légitimistes de l'arrondissement. Il a compris alors pourquoi Diane l'avait laissé si souvent seul pendant sa convalescence, pourquoi elle faisait tant de courses par mots et par vaux.

Comme il est honnête, il n'a pu faire autrement que de siéger à l'extrême droite. Son régisseur lui disait tout à l'heure, en lui apportant ses fermages : " Ah ! monsieur le comte, on aura beau faire de grandes phrases sur les idées nouvelles, il n'y a encore rien de tel que les convictions de l'ancien temps. Si, pendant six mois, vous n'aviez pas arboré les couleurs blanches avec un courage qui vous a gagné le cœur de nos paysans, vous n'auriez jamais été nommé. Ce qu'ils veulent, voyez-vous, ce sont des hommes à principes ! "

PHILIPPE MAQUET.

(Suppl. ill. du journal.)

LA COUTUME CHINOISE D'ENTERRER
DES VIVANTS

On sait généralement qu'en Chine la coutume d'enterrer, dans certains cas, des hommes vivants, en pleine possession de leur conscience, s'est transmise d'âge en âge, jusqu'à nos jours. Ce que l'on connaît moins ce sont les conditions dans lesquelles s'exerce cette coutume horrible.

Le dernier numéro de la *Revue autrichienne d'Orient* nous donne à ce sujet de curieux renseignements. On enterre vivants les individus qui, par leurs passions, leurs vices, leurs maladies, peuvent devenir un danger pour leur entourage, leur famille, la commune qu'ils habitent.

Tels sont, par exemple, les joueurs incorrigibles, les voleurs de profession, les malheureux possédés du besoin de boire l'opium, les lépreux, etc.

Le missionnaire français Piton, qui a passé de longues années dans l'Empire du Milieu, a eu l'occasion d'observer d'assez nombreux cas de ce genre dans les districts qu'il a habités ou parcourus.

Il raconte, entre autres, que dans le district de Tohong-Lok, où il a séjourné de 1865 à 1872, s'était établie une famille dont le chef était un buveur d'opium passionné.

Quand il eut absorbé une quantité de poison considérable et que le poison commença à produire ses effets ordinaires, l'ivrogne, — on peut l'appeler de ce nom, — perdit le goût du travail et négligea complètement de faire, dans ses propriétés et dans ses champs, les travaux nécessaires.

Il ne lui resta bientôt d'autres ressources que de vendre les différents membres de sa famille. Il s'y décida sans trop de répugnance, et il commença par se débarrasser de sa femme. Puis ce fut le tour de ses fils.

Le prix de cette vente épuisé, il eut recours au vol, déroba à ses parents tout ce qu'il put saisir et alla même jusqu'à trafiquer des tuiles qui couvraient le toit du temple de ses ancêtres.

En présence de ce sacrilège, la famille résolut d'employer le moyen suprême pour réduire le malfaiteur à l'impuissance : un beau jour, quatre ou cinq jeunes gars vigoureux entrèrent chez lui et, sans grand préambule, l'avertirent que la famille les avait délégués pour la débarrasser de lui et l'enterrer vivant.

Le condamné à mort ne proféra pas une plainte, ne fit pas entendre la moindre protestation. Il se leva tranquillement, suivit les exécuteurs dans une vallée où une fosse fraîchement creusée était toute prête à le recevoir. Il ne demanda, avant de se laisser enfouir, qu'une chose : c'est qu'on lui couvrit le visage, non de terre, mais d'herbes fraîches. Ainsi fut fait sans autre cérémonie.

Au village de Tchim Cong vivait un pauvre vieillard, âgé de soixante ans atteint de la lèpre, et que sa famille avait relégué dans une cabane isolée afin d'échapper à la contagion du mal.

Au bout d'un certain temps, sa maladie empira de telle façon qu'il présentait l'aspect le plus répugnant et que le danger de la contagion augmenta encore.

La famille, affolée, lui fit demander s'il n'aime-

FROID CALCUL



Elle. — Est-ce que l'art de patiner n'a pas certaines règles ?

Lui (qui vient de se débarrasser d'un importun). — Oui ; mais pas la règle de trois.

rait pas mieux mourir que de continuer à traîner une aussi misérable existence.

On ajoutait que, s'il consentait à délivrer ses parents de leurs angoisses, ils lui feraient rendre les derniers honneurs ordinairement réservés aux mandarins.

Le lépreux répondit qu'il préférerait la vie à la mort et à l'enterrement le plus pompeux, mais que, voulant prévoir toutes les éventualités, il s'était procuré une dose suffisante d'opium pour s'empoisonner dans le cas où, contre toute attente, il serait pris du dégoût de la vie.

Un beau jour, son fils crut que cette dernière hypothèse était devenue une bienheureuse réalité : il avait déposé, suivant son habitude, devant la porte du lépreux la maigre chèvre qui lui était réservée chaque jour ; l'avait appelé par son nom et n'avait pas reçu de réponse.

Des passants avaient joint leurs efforts aux siens, leurs cris réunis étaient restés sans écho. On s'était décidé finalement à bombarder la porte le tonnerre des pierres rebondissant sur le bois n'avait pas déterminé le malade à donner signe de vie.

On tint donc sa mort pour certaine, et son fils, jugeant qu'il serait utile de le faire enterrer sans retard, afin que les mouches ne pussent pas répandre au loin la contagion de son mal, courut au village et racola des hommes qui consentirent à procéder, à telle ou telle heure, à l'inhumation.

Il allait rentrer chez lui, en attendant que le moment solennel fût venu, lorsqu'un voisin s'avisait de l'aborder et de lui dire que la prudence la plus élémentaire lui conseillait de vérifier d'une façon plus sérieuse le fait qu'il considérait un peu hâtivement comme acquis.

Le fils se rendit à ces observations, força l'entrée de la cabane et trouva son père gisant à terre, immobile. Le malade était bien réellement trépassé ! Il n'y avait plus à en douter et il ne restait plus qu'à attendre l'arrivée des croque-morts.

Mais, ô surprise, voilà le mort qui se réveille, qui remue ses membres et déclare qu'il ne fait que dormir d'un long et bienfaisant sommeil.

Le fils, trompé dans ses espérances les plus chères, se décide en maugréant à aller avertir les croque-morts qu'ils n'aient pas à se déranger.

Mais les voilà qui arrivent ; ils ont hâte de procéder à l'opération suprême, afin d'encaisser la somme de 20 frs (\$4.00) qui leur a été promise pour leur peine. Ils ne veulent pas s'en retourner sur leurs pas sans avoir palpé les belles pièces d'argent ; ils ne sera pas dit qu'ils en sont pour leurs frais ; il leur faut le mort, et, avec le mort la somme promise.

Ils n'en démordront pas, quoiqu'il arrive ; et, comme la famille ne veut pas, de son côté, faire la dépense en pure perte ; elle tient conseil pour aviser aux moyens de se tirer à son avantage, de ce mauvais pas.

La délibération est courte ; on convient unanimement que le malade peut concilier toutes les exigences et dénouer la situation de la façon la plus aimable en se laissant enterrer en tout état de cause, au lieu d'attendre une autre occasion, — et, sans perdre une seconde, on lui fait part de ce sentiment.

Il commence par faire quelques timides objections, mais il comprend bien vite que toute résistance est inutile, et comme on insiste sur cette considération que la vie qui lui est réservée dans un autre monde sera infiniment plus agréable que celle qu'il mène ici-bas, il donne franchement son consentement.

On se met alors en quête d'un cercueil et d'habits de mandarin dont on va revêtir le condamné, en reconnaissance du service qu'il rend à sa famille, mais comme ces préparatifs demandant un peu de temps, la nuit arrive, et on se décide remettre l'exécution au lendemain.

Le lendemain, dès que l'aube commence de poindre, la belle-fille du mourant, rôti en poulet, découpe et cuit des tranches de lard, prépare, en un mot, un petit festin, afin que le condamné puisse jouir, une dernière fois, des douceurs de la vie avant de marcher au supplice.

Fils, filles, neveux, nièces, tout le monde mange de grand et bel appétit ; puis, le repas fini, le cortège funèbre se met en marche.

En tête, on porte le cercueil vide ; derrière le cercueil s'avance le condamné, qui conduit lui-même son propre deuil, ensuite vient le fils "désolé" et les autres membres de la famille aussi "désolés".

Arrivé au bord de la fosse, le lépreux fait sa toilette ; il revêt lentement et avec une visible satisfaction les habits de mandarin, avale une dernière gorgée d'opium et... se couche dans le cercueil.

Son fils ferme le couvercle, enfonce les clous de sa propre main, et la bière est descendue dans la fosse en présence des anciens du village qui sont accourus pour s'assurer que la cérémonie a lieu suivant toutes les règles.

LA GRIPPE INSTANTANÉE



I

Toto. — Voulez-vous me gonfler ce sac et le faire détonner comme hier soir ?



II

Le jeune amoureux. — Certainement, mon Toto. Vois bien comment l'on s'y prend.



III

— Une fois qu'il est rempli de vent, on lui donne un coup sec. Un, deux, trois !



IV

Bagne ! Dire que Toto avait garni le sac de poivre de Cayenne !

LE NOUVEL AN DU RÉGISSEUR



Dame des chœurs.—Monsieur le Régisseur, à l'occasion du Nouvel An, veuillez je vous prie, au nom de toutes les dames du chœur accepter quelques boîtes de cigares "Nectar."

Le Régisseur.—Grand merci, mes chères dames de votre délicate attention, c'est certainement le plus agréable cadeau qui pouvait m'être fait.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE

LA MAISON DE PILATE

XV

MEDIANOCHÉ

(Suite)

—Tu es un drôle de corps, l'ami, dit Palomas dont la malaise faisait trêve; mais à tant parler et à tant boire, comment n'es-tu pas ivre déjà?

—Cela commence, Seigneurie...

—Nos gens ont déjà le diable au corps, reprit don Juan qui prêta l'oreille.

La maison s'emplissait, en effet, d'un tapage infernal. L'orgie allait bon train à l'office.

—Voulez-vous qu'on les fasse taire? demanda Esteban.

—Point, point, l'ami... ce sont de bonnes lames... ne les empêchons pas de se divertir.

—Alors, buvez, Excellence. Il y a un moment où le vin fait du mal... pour guérir cela, il faut le vin.

—Va pour le vin! Je finirai bien par avoir raison de toi!

—Certes, il n'est point de jeu où je puisse égaler un Seigneur tel que vous. Quand vous fûtes parti, je songeai à me barricader avec mes deux braves, deux de mes sujets, dont la tournure aurait dû vous ouvrir les yeux. Mais qui peut répondre des issues secrètes?

J'avais ouï dire que dans la maison de Pilate il y avait un certain corridor mystérieux d'où l'on pouvait tout voir et tout entendre. Je me pris à penser ceci: Qui sait si le duc Hernan, invisible, n'a pas assisté à notre souper?

Ces dernières paroles furent prononcées d'un accent si étrange, que don Juan de Haro, malgré le trouble croissant de sa cervelle, ne put s'empêcher de tressaillir.

—Quelle idée! balbutia-t-il.

—On a d'étranges idées, seigneur, quand la frayeur travaille l'imagination... Je me dis: "Le métier ducal a du bon. Si je puis seule-

ment gagner du temps, nos puissants protecteurs et alliés sauront bien faire disparaître ce fameux revenant... Prenons la clef des champs, et allons porter à notre illustre gendre le consentement qui lui fait défaut."

—Vas-tu recommencer ta raillerie, l'ami? fit don Juan avec une fatigue lourde.

Esteban l'examina d'un œil perçant.

Il rapprocha de lui son siège.

—Seigneur, dit-il en brisant sur la dalle le flacon de vin portugais à demi-vidé, il est besoin que vous vous teniez éveillé: je n'ai pas fini... ce joli nectar de Porto ne réussit pas à tout le monde... Un verre d'eau fraîche, s'il vous plaît, et nous essayerons d'une autre ambrosie.

Don Juan se laissa faire. Il murmurait en regardant son compagnon de table:

—Quelle tête de granit! On dirait que c'est moi qui ai bu la potion de la Florentine!

Cet étrange et insaisissable sourire reparut sous la moustache du roi des gueux.

—Excellence, reprit-il, dans cinq minutes il n'y paraîtra plus: c'est le temps orageux qui vous a tourné le cœur... le rota que voici, sorti d'un cru dont vous allez devenir propriétaire en épousant ma fille, va vous faire l'effet d'un cordial magique... Mais abrégeons: me voici parti de la maison de Pilate, où je laisse mon noble Sosie, et courant sur vos traces le long du Guadalquivir.

—Ah ça! interrompit don Juan, gardes-tu le fol espoir d'éterniser cette comédie?

—Espoir n'est pas le mot, seigneur, répartit froidement Esteban; si vous le permettez, j'ai une bonne et belle certitude.

—Et tu comptes que je m'abaisserai à jouer un rôle dans cette farce?

—S'il ne vous plaît pas d'être mon gendre seigneur comte, la cour d'Espagne ne manque pas, Dieu merci, de jeunes et nobles cavaliers...

—Ce n'est plus de l'impudence, mon brave, prononça Palomas avec dédain, c'est purement et simplement de la folie.

—Bravo! s'écria Esteban, vous avez dit cela d'une voix plus ferme... Voilà que vous vous remettez... Au cordial, Excellence!

Il déboucha le rota avec précaution et versa deux rasades.

La sienne fut aussitôt lampée rubis sur l'ongle. Don Juan, qui était tourmenté d'une soif ardente, vida également son verre.

—A la bonne heure! dit-il, voilà une liqueur royale!

—Vous sentez-vous de force à parler raison? demanda Esteban avec une certaine brusquerie.

—Ce ton? commença Palomas.

—C'est le ton qui convient, seigneur. Dans cinq minutes, il faut que nous soyons de beau-père à gendre comme par le passé... ou bien il faut que notre marché soit rompu. La chose est à prendre ou à laisser, comprenez bien cela.

Don Juan prêta complaisamment l'oreille au tapage de ses familiers.

—Je comprends, pensa-t-il, que je suis chez moi... et que le pays d'Espagne ne se remuera point de fond en comble en apprenant que le gueux Esteban d'Antequerre s'est noyé par hasard dans le Guadalquivir... Je vous écoute, l'ami, reprit-il tout haut.

—C'est le parti le plus sage. Du moment que vous m'écoutez, nous sommes d'accord. Suivez bien mon argumentation, je vous prie; vous voulez être duc de Medina-Celi?

—Accordé ce premier point.

—Et, pour arriver là, il ne vous répugne pas d'épouser dona Isabel?

—Accordé.

—La seule chose donc qui vous arrête, c'est le beau-père?

—Précisément.

—Vous voudriez être le gendre du vrai Medina-Celi?

—Cela ne fait pas de doute.

—Eh bien! mon gendre, topez-là! je suis le véritable don Hernan.

Palomas rejeta sa tête en arrière et ouvrit de grands yeux effarés.

—Est-ce un cauchemar? balbutia-t-il, vous venez de dire vous-même, il n'y a qu'un instant...

—Buvons et raisonnons... Pour vous, quel est le vrai Medina-Celi? celui qui peut vous donner l'héritière avec l'héritage, n'est-ce pas! Quel est au contraire l'imposteur? celui qui ne possède ni l'autorité de père ni le titre ducal? Mon gendre, et si vous repoussez ce nom, cette fois ce sera la dernière... j'ai moi aussi ma fierté, de par le Dieu vivant! mon gendre, faisons ensemble la balance des positions: j'ai pour moi la possession, chose importante dans la loi de tous les pays; j'ai pour moi la reconnaissance formelle de tous mes officiers et de tous mes valets, la reconnaissance de ma fille, la reconnaissance de la duchesse Eléonor, ma femme; n'est-ce rien, cela?

J'ai pour moi le témoignage de l'oidor Pedro Gil... Vous souriez? passons. J'ai pour moi le témoignage de don Balthazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Séville; celui de don Pascual de Haro, commandant des gardes, et celui de don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'Etat, vos trois oncles, Seigneur. Ils ont placé sur ma tête leur va-tout politique, sur ma tête et sur la vôtre; ils nous ont mariés... Si vous divorciez, ce ne serait pas moi qu'on abandonnerait.

—Ce serait moi, peut-être? interrompit Palomas en riant.

—Vous l'avez dit, Seigneur: ce serait vous, mais *peut-être* est de trop... ce serait vous certainement, vous nécessairement... Vous figurez-vous trois grands d'Espagne venant avouer qu'ils ont menti?

La tête de Palomas s'inclina sur sa poitrine. Ses sourcils étaient froncés. Il réfléchissait laborieusement.

—Mais l'autre? murmura-t-il en portant à ses lèvres son verre, qu'Esteban avait toujours soin de remplir.

—L'autre sera le faux duc, répondit Esteban sans hésiter. C'est moi qui ai le sauf-conduit du roi, c'est moi que Philippe attend demain matin en audience royale... Je ne veux pas prétendre que ce quiproquo audacieux pût indéfiniment se prolonger, mais l'autre n'aura pas le temps... l'autre arrive trop tard, l'autre a eu les coups, les blessures, la captivité, la proscription... l'autre est sous le poids d'une étrange et prodigieuse fatalité... Qu'il vienne, on lui dira: "Tu mens!" qu'il élève la voix, on lui nouera le bâillon sur la bouche; qu'il bouge, l'audience de Séville, sinon le saint Tribunal lui-même, lui infligera le châtement réservé aux imposteurs...

—Et cependant, objecta Palomas, c'est lui qui était hier au soir dans la cour de l'Alcazar?

—Non, c'était moi.

—As-tu le front d'affirmer?

—C'était moi.

—Je ne t'ai pas quitté... tu étais mon convivé!

Esteban ouvrit son pourpoint et présenta un pli de parchemin scellé du sceau royal.

Le secrétaire des commandements de Sa Majesté convoquait don Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, au lever du roi. Le roi voulait le remercier de la loyale et vaillante conduite qu'il avait tenue dans la cour de l'Alcazar.

Don Juan parcourut cet ordre et le reposa sur la table.

Il garda le silence pendant une longue minute.

Esteban s'était renversé sur son siège, le front serein et le sourire aux lèvres. Il achevait de boire à petites gorgées le restant du vin de la Galigai.

Tout à coup, don Juan agita la sonnette placée près de lui sur la nappe. Colombo montra son jaune et long visage à la porte entre-bâillée.

—Va dire à mes gens que c'est assez boire, ordonna le jeune comte ; ils auront peut-être de la besogne cette nuit... va !

Colombo s'inclina en signe d'obéissance, et la porte se referma.

Don Juan tendit son verre et regarda son compagnon en souriant.

—Versez, beau-père, reprit-il, vous êtes un habile homme et vous m'avez convaincu... Notre pacte est signé : vous êtes le Medina-Celi... trinquons une dernière fois en famille, et allons nous reposer, car vous m'avez battu de plus d'une manière : je crois que je suis ivre.

Ce singulier personnage du roi des gueux resta froid devant sa victoire comme il l'avait été pendant la lutte. Il trinqua, il but, puis il dit :

—Mon gendre, nous n'avons accompli que les deux tiers de notre tâche. J'avais, vous le savez, trois motifs pour courir les champs cette nuit ; nous n'avons encore parlé que des deux premiers : permettez-moi de vous déduire le troisième.

XVI

LA CHAMBRE DE LA MARQUISE

Don Juan avait raison : l'ivresse le prenait, mais ce n'était plus cette ivresse lourde et malade qui avait un instant paralysé sa langue et pressé ses tempes comme un étou ; c'était la bonne insouciance que procurent les fumées d'un vin généreux et sincère.

Les idées vacillent, il est vrai ; le rire un peu idiot fatigue la respiration ; la main engourdie perd sa force, et le corps balancé cherche en vain son équilibre. Mais il n'y a point de souffrance, et l'esprit emmaillotté dans la demi-transparence d'un brouillard, a la prétention innocente d'être plus actif que jamais.

On a, dans cet état, la conscience menteuse d'une vigueur extraordinaire ; le broc tombe des mains et l'on se croit capable de soulever des montagnes. Tel qui ne saurait faire un pas sans broncher parie volontiers, en ces moments, de dépasser un cheval à la course.

Don Juan était ainsi depuis que le rota topaze liquide, avait remplacé dans son verre l'améthyste ambrée du vin de Portugal. Nous suspectons ce vin de Portugal. Colombo avait revu Esteban avant d'apporter sur la table les deux fameux flacons à faveurs roses.

De deux choses l'une : ou la Galigai ne savait pas son métier, ou le vin de Bordeaux vendu au prix exorbitant de cent douros n'avait point passé par les mains de la Florentine.

C'était peut-être le vin de Portugal qui était fée...

Don Juan lui avait trouvé dès l'abord un singulier bouquet.

C'était un intrépide joueur que ce prince de Palomas. Il venait de le prouver une fois de plus sans le savoir, car la dose d'essence qu'il avait absorbée aurait mis deux miquellets à la renverse.

Mais un héros, c'était le bon duc. En face de cet homme, il était impossible de ne pas boire. Son verre s'emplissait, son verre se vidait. Les bouteilles alignées passaient au rebut, son œil restait froid, sa joue demeurait pâle.

Don Juan le contemplait avec une sincère et profonde admiration.

—Beau-père, demanda-t-il en riant de bon cœur, combien pensez-vous qu'il faille de bouteilles pour me déduire votre troisième motif ?

—J'ai vu le temps, répondit Esteban, où je tenais assez bien ma place à table... mais je me fais vieux... Que chacun de nous en prenne à sa soif et ne nous moquons point l'un de l'autre. Une rasade, s'il vous plaît, au traité de paix que nous venons de signer.

—Ventre-saint-gris ! répondit Palomas, deux si vous voulez... et quatre... et soixante. On peut me mettre entre deux vins, mais j'y reste... J'avalerais maintenant trois outres de vin des Iles sans inconvénient pour ma cervelle !

—Cela se voit, seigneur, cela se voit ! vous avez l'œil clair et la langue agile... Voici donc que nous causons maintenant de bonne amitié, comme des associés qui mènent à bien leurs affaires... Mon troisième motif serait resté sous le boisseau, si nous n'en étions venus à cette heureuse alliance.

J'aurais gardé mes petits moyens en vous laissant vos illustres avantages... Mais à présent que je suis bel et bien pour vous, comme pour tout le monde, le duc Hernan de Medina-Celi, votre beau-père, vous avez intérêt à ce que je fasse à la cour une figure à peu près convenable... Franchement, Seigneur, trouvez-vous que j'ai l'air d'un duc ?

—Heu ! heu ! fit don Juan que son sourire béat ne quittait plus ; trouvez-vous que j'ai l'air d'un archevêque, moi, beau-père ?

—Vous avez l'esprit facétieux... Medina-Celi, dont je suis le vivant portrait, passait pourtant pour un cavalier de noble mine...

—Ce n'est pas moi qu'on prendrait à de pareille glu ! se récria Palomas ; ventre-saint-gris ! tout de suite en vous voyant, je me suis dit : Quel hareng pour sentir la caque !

—Vous me donnerez des leçons de belle tenue, seigneur comte.

—Seigneur duc, vous pourriez prendre de pires almanachs !

—Il y avait donc bien de quoi courir après vous, mon gendre, vous le voyez, puisque c'est demain, à la première heure, que je dois paraître en présence du roi.

Don Juan fit cette fois un grave signe d'affirmation et vida son verre à petites gorgées.

—Un duc de Medina-Celi, dit-il d'un ton professoral, entre chez le roi avec son manteau et son épée ; il a droit au tabouret si le roi s'assied ; si le roi se couvre il peut déposer son feutre sur la table...

Au baisemain, il ne fléchit le genou qu'à demi... le roi l'appelle son cousin... Si le roi se lève, il a le droit de dire : " Sous votre plaisir, respecté Seigneur ", et de continuer son discours.

Esteban frappa ses mains l'une contre l'autre.

—Par la sambleu ! mon gendre, s'écria-t-il, je vous demande si l'on peut deviner ces choses-là ! Me voici ferré sur le cérémonial, et du fond du cœur je vous rends grâces.

—Chez la reine... commença Palomas qui prenait goût à son métier de pédant.

—Nous allons venir à la reine, Seigneur, mais je veux vous ouvrir mon âme toute entière. Il est un point qui m'embarrasse bien autrement que l'étiquette... Saint patron ! que n'ai-je appris à l'université de Salamanque un peu de politique au lieu de pâlir sur les Pères de l'Eglise et sur les auteurs grecs !

Palomas éclata de rire.

—Nous voulons donc devenir homme d'Etat ? demanda-t-il d'un accent de pitié protectrice.

—Bonté du ciel ! mon gendre, nous voulons seulement faire de notre mieux et nous maintenir à la nage au milieu de cet océan si fertile en plongeurs !

—On emploie aussi d'autres métaphores, dit don Juan qui se divertissait à son lourd persiflage ; on dit : " Le sol des cours est glissant... le terrain des cours est semé de pièges et de chausse-trappes.

—J'emploierai, mon gendre, les figures de rhétorique qui vous agréeront le mieux, désirant ne point choir sur le verglas de ce sol et ne point me faire prendre, comme un misérable loup dans ces filets, ni dans ces pièges.

—A boire, beau-père, riposta don Juan, — ce que j'aime en vous, c'est votre naïveté... Au moins, si vous n'en savez pas bien long, vous ne vous en faites pas accroire ! Allons ! tel que vous me voyez, je sais ma cour sur le bout du doigt : interrogez, je vous répondrai.

Esteban rapprocha son siège et s'accouda sur la table.

—Je pense bien, reprit-il, que je ne puis devenir en une seule séance un fin politique tel que vous... mes prétentions ne sont pas bien élevées... que je sache seulement où mettre le pied et je serai content.

—En vérité, beau-père ! Rien que cela ! Mais, foi de gentilhomme ! lequel d'entre nous peut se vanter d'en savoir si long ? Le comte-duc chancelle à son tour et va faire le saut périlleux, justement parce qu'il a risqué un pas de trop à droite, à gauche, en avant ou en arrière...

Connaissez-vous votre carte d'Espagne ? il y a, n'est-ce pas, de nombreuses provinces ? Il y a beaucoup de districts ; dans chaque district il y a des cantons, dans chaque canton des régies, dans chaque régie des paroisses, dans chaque paroisse des enclos, dans chaque enclos des compartiments réservés à diverses cultures... Eh bien ! il serait plus facile de connaître par leur nom chacun des carrés de terre qui composent chaque enclos, formant lui-même la paroisse etc., etc. ; — car je perds haleine, ou le diable m'emporte ! — que de savoir par le menu cette autre carte aux mille myriades de divisions baroques et fantasques qui est celle de la cour... A boire !

—Il reprit son souffle et s'éventa avec son mouchoir.

Esteban, disciple attentif et avide de s'instruire, l'écoutait religieusement.

—Es-tu assez sain d'esprit pour entendre discourir un homme de ma force, l'ami ? continua brusquement Palomas, dont les paupières s'injectaient de rouge ; il me semble que tes yeux sont sanglants... et n'ai-je pas remarqué que tu battais la campagne ? C'est que, vois-tu, vieux pêcheur, je ne voudrais pas perdre ma peine... Jeter les perles aux animaux que tu sais, voilà une sottise besogne. Prouve-moi que tu n'es pas ivre si tu veux que je continue.

Il s'interrompit en un ample hoquet.

Puis, sans attendre la réplique :

—Bien ! bien ! comment veux-tu t'instruire si tu parles toujours ? le défaut de tes pareils, c'est l'inutile bavardage... Ventre-saint-gris ! tous les gens d'esprit ne sont pas en France.

J'ai démontré une fois à ce manant de Calderon que si je voulais, je ferais cent fois mieux que lui les pièces de théâtre... Nommez-moi général d'armée et vous verrez ce que Medina-Sidonia pèsera auprès de moi ! Le comte-duc ! il se croit ministre, cet homme ! Vous verrez, vous verrez, dès que j'aurai pris sa place ! pense-t-on qu'Almanzor, le perroquet, ne dirait pas aussi : " Juan est grand, " si j'étais roi ? Il s'arrêta pour saisir le bras d'Esteban.

—Approche, reprit-il en criant à tue-tête, approche encore, que je te dise un grand secret... Tu es le seul homme que j'estime en

Espagne... Je fais semblant d'être un fou... je joue le rôle de Brutus innocent... Ils croient me tenir... ils comptent gouverner sous mon nom... je les mettrai dans un trou, tous tant qu'ils sont... j'en ferai un olla-podrida de connétables, de secrétaires d'Etat, de généraux, de grands inquisiteurs.

As-tu entendu parler de Machiavel ? Moi, je n'ai pas lu Machiavel, mais je suis plus rusé que Machiavel... je ne dis mes affaires à personne... et si je savais que mon verre eût pénétré mon secret, par la mort ! j'en ferais un milier de tessons !

Il lança son verre à la volée contre les dalles.

Puis il croisa les bras sur sa poitrine d'un air fier, regardant Esteban et se laissant aller au rire énervant de l'ivresse :

— Approche encore, continua-t-il ; n'aie pas peur... je ne te ferai pas de mal... Je t'aime bien mieux que le vrai duc, parce que, dès qu'on le voudra, il ne faudra qu'une chique-naude pour te faire disparaître... Tu es un mannequin, on a raison d'un mannequin avec une allumette.

Voyons, tiens-toi ! ou va te coucher, si tu es ivre... Voilà pourtant un olibrius qui a voulu me tenir tête ! Interroge-moi donc, puisque je t'en ai donné la permission !

— Mon gendre, répliqua Esteban, il faut pardonner à mon trouble... je ne suis point habitué à fréquenter des hommes de votre sorte... A votre âge, déjà tant de profondeur et de science politique !

— Eh ! eh ! beau-père, est-ce à Salamanque que vous trouveriez un professeur comme moi ?

— Ni à Salamanque ni ailleurs, mon gendre. Ce que je voudrais surtout savoir...

— Versez ! Si je n'avais pas soif, je parlerais mieux qu'un livre !

— Ce qu'il me plairait d'apprendre c'est la position de chacun à la cour. On dit que là, autant de visages, autant de masques.

— Vous n'y êtes pas, beau-père... trois ou quatre masques par visage ; pour ma part, moi, j'en ai bien une demi-douzaine. Ah ! ah ! qui peut se vanter de me connaître ? Est-ce le sorcier Moghrab ? est-ce Pedro Gil ? est-ce ma belle marquise ? sont-ce mes oncles, ou mes très chers amis de la maison du Sépulcre ?

— Parlez-moi de tous ces gens-là, Seigneur.

— Je parlerai de qui je voudrai, balourd ! Oublies-tu que tu t'adresses à un comte ? Mort de ma vie ! n'y a-t-il plus de neige sur les sierras ? Ce vin est tiède ; il en faudrait un muids pour rafraîchir la gorge... Tu veux des nouvelles du connétable de Castille ? Les petits enfants savent qu'il est l'homme du cardinal : la France le paye fort cher et il fait belle figure...

Don Pascual de Haro travaille pour l'Angleterre. Buckingham a payé trois fois ses dettes depuis deux ans... aussi don Pascual me prêche-t-il la modération dans mes dépenses... Alcoy, le beau-père du comte-duc, est cousin du roi de Portugal par sa femme : il intrigue en faveur de Bragance... Le vieux Zuniga va tantôt à l'un tantôt à l'autre ; il reçoit, dit-on, quelques présents des révoltés de Catalogne... Ce sont tous, du reste, de bons sujets, partageant à l'égard de notre seigneur le roi l'opinion du perroquet Almanzor...

— Et parmi tous ces illustres hidalgos, demanda Esteban, y en a-t-il qui travaillent pour l'Espagne ?

Don Juan fronça le sourcil et répondit :

— Beau-père, vous êtes plus bouché que ce flacon d'Alicante... ou vous êtes un mauvais plaisant... L'Espagne ne paye pas... Qui diable va s'occuper de l'Espagne ?

— Excusez mon ignorance, Seigneur... Vous avez prononcé encore d'autres noms ?

— La reine ?

— Une sainte de bois qui ne nuit à rien, is qui ne sert à rien.

— Vos amis de la maison du Sépulcre ?

— Des caricatures habillées à la française... cœurs d'étoupes... épées de plâtre...

— Mais où donc, demanda Esteban avec une involontaire énergie, où donc sont les fils des vieux Castellans ?

— Dans les romances moisies, beau-père, dans le fatras de Lope et dans les bouquins de Guilheim de Castro... Faut-il que je me verse moi-même ?

Pendant un instant, sa verve railleuse avait fouetté son ivresse. Il avait été presque brillant d'expression et de malice dans le bilan politique qu'il venait de faire en quelques mots, mais son œil s'éteignait de nouveau, et une couche s'ajoutait à l'épaisseur de sa langue.

— Tous ces gens, demanda Esteban, malgré leurs vues contraires, sont-ils capables de s'entendre ?

— Oui, répondit don Juan, s'ils se sentent vaincu... pour renverser le roi...

Il ne vit point le rapide et court frémissement qui parcourait les membres de son compagnon d'orgie.

— Mais, reprit celui-ci, le comte-duc ?

— Le comte-duc, mon oncle, interrompit don Juan dont la pesante somnolence s'éveilla en un véritable éclair de finesse, est un habile bachelier. Il connaît l'histoire, et sait bien comment une race remplace une autre race sur un trône.

Le nom de Guzman est royal à son sens. Et pour lui, Gaspard de Guzman vaut bien Hugues Capet de France ou le père de l'empereur Charlemagne.

— Vous croiriez que le comte-duc veut s'asseoir sur le trône ?

(A Suivre.)

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 26 Février,
Après-Midi et Soir.

Fred Waldmann's Own Specialty Company

Comprenant le fameux trio

Eddy Jewell Bros

et une foule d'autres nouveautés.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Le plan du théâtre visible au théâtre même de 9 a. m.
à 10 p. m.

QUEEN'S - THEATRE

Soirée 8½ heures, samedi matinée 2½ heures.

COMPAGNIE D'OPÉRA DE

GEO. A. BAKER

— LES —

CLOCHES DE CORNEVILLE

Semaine commençant lundi le 5 mars.

LUNDI, MARDI ET MERCREDI

“FAUST”

JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI

“OLIVETTE”

Bon siège réservé pour 50c. Siège réservé matinée 25c.
Sièges en vente deux semaines en avance au théâtre ;
à la N. Y. piano, chez Sheppard et aux hôtels.

ADOpte A L'UNANIMITE

Une telle unanimité à Montréal n'a jamais été remarquée avant

Toutes les classes et tous les rangs représentés

Mde T. Julien, 154 rue Beaudry, dit : Mes deux enfants, âgés respectivement de 2 et 3 ans souffraient d'une attaque de bronchite ; ils ont été tous deux guéris complètement par l'usage de deux bouteilles de 25c. du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette.

Mde F. X. Fortin, 277 rue Montcalm, dit : J'ai souffert durant ces deux ans d'une bronchite ; durant cette période, j'ai employé plusieurs remèdes qui m'ont donné peu ou point de soulagement. J'ai enfin été guérie complètement et permanemment par l'usage de cinq bouteilles de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. Je ne puis parler trop hautement de ce merveilleux remède.

Mde Arthur Tessier, 218 rue Beaudry, dit : J'ai souffert pendant quatre mois d'une attaque de bronchite et je fus guérie complètement et radicalement par l'usage de trois bouteilles de 25c. de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette.

Avila Martin, 421 rue Montcalm, dit : J'ai souffert pendant six mois d'une attaque de bronchite aiguë et j'employai plusieurs remèdes sans obtenir de soulagement quelconque. J'ai été complètement guéri par l'usage de trois bouteilles de 25c. de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, dont je ne puis parler trop hautement.

Mme Esther Alarie, 211 rue Montcalm, dit : J'ai souffert d'une bronchite pendant deux ans, et pendant toute cette période je fus sous les soins de plusieurs docteurs et me servis d'un grand nombre de remèdes. Il ne s'opérait cependant aucun changement dans mon état et j'étais presque découragée, mais je suis heureuse de dire que, grâce au Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, je suis aujourd'hui guérie complètement et radicalement et je puis honnêtement recommander ce remède à tous.

Mme veuve Gédéon Marchand, 306 rue Montcalm, dit : J'ai souffert pendant deux mois d'une très sérieuse attaque de bronchite et j'essayai différents remèdes sans obtenir le moindre soulagement. Deux bouteilles de 25c. du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette m'ont complètement guérie.

Mme Hector Taillon, 57 rue Wolfe, dit : Ma petite fille âgée de 11 mois souffrit pendant un mois d'une sérieuse attaque de bronchite. Une bouteille de 25c. de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, l'a complètement guérie.

Mme Geo Malouin, 243 rue Wolfe, dit : Mon fils âgé de dix sept ans souffrit pendant trois ans d'une bronchite. Quatre bouteilles de 50c. du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette ont opéré une guérison complète et radicale. Il est guéri depuis huit mois et il ne s'est pas manifesté le moindre signe de bronchite. J'ai recommandé ce remède à plusieurs de mes amis et ils n'y rencontrent que des résultats satisfaisants.

Mme Albert Riopel, 432 rue Wolfe, dit : Mes deux enfants ont souffert pendant trois mois d'une attaque de bronchite. Deux bouteilles de 25c. de Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette les ont guéris complètement. Je considère les deux guérisons, dans ces cas, bien merveilleuses.

A continuer samedi prochain.

La publication des centaines de témoignages que je reçois tous les jours prendront plusieurs colonnes du SAMEDI. Cette publication sera continuée toutes les semaines cet hiver. Les personnes désireuses de vérifier l'exactitude de ces témoignages peuvent découper et conserver cette colonne et s'adresser aux adresses indiquées.

J. GUSTAVE LAVIOLETTE, M.D.

Bureau et Laboratoire 232 et 234 rue St-Paul, Montréal.

Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES
de McGale

RECOURTES DE SUCRE,
Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du
Foie, Maux de Tête, Indiges-
tions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés
par le mauvais fonctionne-
ment de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées,
comme un des plus sûrs et plus efficaces re-
mèdes contre les maladies plus haut mention-
nées. Elles ne contiennent pas de mercure ni
aucune de ces préparations. Tout en étant un
puissant purgatif, pouvant être administré
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent
aucune de ces substances délétères qui pour-
raient les rendre préjudiciables à la santé des
enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Occasion Unique

de se procurer de jolis
Romans à Bon Marché!

Nous annonçons à tous nos lecteurs que
nous venons de recevoir un nombre considé-
rable de trois jolis romans, que nous ven-
drons pour la modique somme de

25 Centins chacun

**L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ;
LE MANOIR DE VILLERAI**

—ET—

**ARMAND DURAND OU
LA PROMESSE ACCOMPLIE.**

Pour tous nos lecteurs qui nous en feront
la demande, nous leur expédierons celui des
volumes qu'ils nous auront demandé, franc
de port, moyennant 25 centins.

Ce sont trois jolis romans que tous, jeunes
ou vieux, peuvent lire, et tous y prendront
grand intérêt.

Adressez toutes vos commandes chez

Dansereau, Belleau & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 RUE ST. LAURENT,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et
par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après
les procédés les plus nouveaux.
Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. TEL. BELL 2818.
1 an 17 juin

CHOCOLAT MENIER



Une
Erreur
Commune.

CHOCOLAT ET CACAO
sont souvent pris l'un
pour l'autre, seulement
que l'un est en poudre
(par conséquent plus

facile à préparer) et l'autre ne l'est pas.

C'est une erreur:

ENLEVEZ le jaune d'un œuf,

ENLEVEZ l'huile d'une olive,

Que reste-t-il?

Un résidu. Il en est ainsi du CACAO.

En comparaison,

Le CACAO est le lait écrémé,

Le CHOCOLAT est la crème pure.

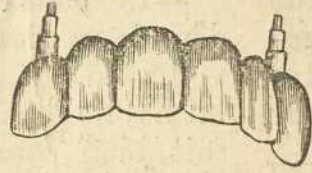
Demandez à votre épicier
pour le

**CHOCOLAT
MENIER**

La vente annuelle excède
33 MILLIONS DE LIVRES.

S'il ne l'a pas en vente
envoyez son nom et
adresse à

MENIER,
Branche Canadienne:
12 et 14 rue Saint-Jean,
MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau pro-
cédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

25 av. 94 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans
du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT:

Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

VENTE au NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de jour-
naux, tous les jeudis. Pour abonnement et
annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

IMPRIMERIE

Dansereau, Belleau & Cie,

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon
marché, toute espèce d'ou-
vrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement
Exécutées, Caractères
de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Le Maître de Français

Revue Littéraire
Mensuelle

Publié par Louis Tesson & Cie

2269 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL.

Abonnement: un an 75 cents pour le
Canada, \$1.00 pour les Etats-Unis.

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Dansereau, Belleau & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié
im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½,
contenant 184 pages et un porte-crayon,
envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes,
4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré,
renfermés dans un étui couvert en toile.
Les trois livres et l'étui envoyés par la
poste pour 7 cents.

Tous ces articles sont envoyés franco
par la poste aux prix ci-dessus marqués.

UN VOLUME \$1 POUR 10 CENTS

LES MYSTÈRES DE MONTREAL

Grand roman canadien par
Auguste Fortier

La bonne littérature française vient de
mettre en vente le 2e numéro de leur publi-
cation mensuelle intitulé: "Les Mystères
de Montréal."

Cet ouvrage se vendait il y a deux mois
\$1. l'édition étant presque toute épuisée,
c'est ce qui nous a poussés à en faire une
édition populaire à la portée de toutes les
bourses, en vente partout pour 10 cts.

Il nous reste encore quelques exemplaires.
Ce volume sera expédié franco sur réception
de 10 cts. en argent ou en timbre-poste.
Editeurs, Leprohon, Leprohon & Guilbault,
No 1620 rue Notre-Dame, Montréal, Canada.
En vente chez Dansereau, Belleau & Cie.,
No 516 rue Craig.

MAUDITE!

par EMILE RICHEBOURG

Est un magnifique volume de 244
pages, illustré, et tout le monde peut le
lire. Notre plume est incapable de faire
l'éloge que mérite ce livre, dont la mo-
rale ne laisse rien à désirer; qu'il nous
suffise de dire qu'il a fait verser des
larmes à ceux qui l'ont lu et lorsque
le MONDE l'a publié on a vu augmen-
ter sa circulation et la foule envahir
ses bureaux pour avoir le feuilleton.

Après que quelques centaines de co-
pies de cet ouvrage eurent été imprimées
sur des feuilles volantes, qui ont
été vendues en un clin d'œil, des mil-
liers de personnes se rendaient encore
dans les bureaux du MONDE et offraient
une piastre pour avoir une de ces co-
pies. Malheureusement le nombre en
était épuisé.

Cet ouvrage est sans contredit le
plus beau roman qui existe et se vend
\$2.50 en France. Nous espérons donc
qu'on s'empresse de se le procurer
pour la modique somme de 40 cts en
s'adressant à nos bureaux, personnelle-
ment ou par lettre.

Dansereau, Belleau & Cie,

516 rue Craig.

COMBIEN Y A-T-IL D'E
dans les 5 premiers chap.
de l'évangile de St. Marc?
COMPTEZ ET VOYEZ

\$14,000

SERONT PAYÉS AUX
abonnés du Household
Circle qui auront trouvé
VOUS POUVEZ AVOIR \$5,000

Servez-vous d'une bible ordinaire, les versets seulement, et envoyez-nous le nombre
compté avec une piastre et deux timbres de 2 centins pour votre abonnement au Household
Circle, le meilleur journal des familles de l'Amérique. Envoyez votre argent dans une en-
veloppe ou par mandat de poste ou lettre enregistrée. Les primes seront distribuées le 31 aout.

Pour la première bonne réponse	\$5,000	Pour les 100 réponses les plus près, chaque	\$20
Pour la plus près	3,000	Pour les 200 réponses les plus près, chaque	10
Pour la suivante	2,000	Pour les 200 réponses suivantes, chaque	5

Les égaux diviseront. La liste complète de ceux qui auront gagné, sera publiée dans le
numéro de septembre. Toutes les primes seront payées en or, et envoyées par l'express
américain. Des références peuvent être obtenues dans aucune banque ou maison de com-
merce de Rochester.

Si vous pouvez compter, vous pouvez gagner une fortune. Ça vaut la peine d'essayer.
Nommez ce journal. Adressez THE HOUSEHOLD CIRCLE PAPER, Box 2, Rochester, N. Y.

1 an 24 juin

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les jour-
naux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermé-
diaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une seryante?
Annoncez dans LA PRESSE

Les seryantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine
finissant le 24 Février 1894

33,745

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.



A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).
—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Ar-
mand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE COR-
RESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les
deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous
pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL,
directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abon-
nement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand,
Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illus-
trée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par
an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot,
Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois
par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue
Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES
CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur,
13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern,
254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un
an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la li-
brairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-
Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus
lu, le mieux renseigné, le moins cher des jour-
naux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR-
LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spé-
cimen franco sur demande.

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdo-
madaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30, No.
1 rue Rameau, Place Louvois Paris, France.